



LA PATRIE

SERBE

REVUE MENSUELLE

POUR LA

JEUNESSE SERBE EN EXIL



DIRECTEUR-FONDATEUR :
DRAG. ICONITCH

Docteur en Philosophie
203, Boulevard Raspail, PARIS

62 FU 131



1/14 Janvier 1917.

B.D.I.C.

SOMMAIRE

Les tombeaux glorieux.
1616-1917.

AUGUSTE DORCHAIN.
« La Patrie Serbe ».

H. Les sentiers nouveaux.
A nos jeunes gens.

YACHA PRODANOVITCH,
Député, ancien ministre.
ICONITCH,
Docteur en Philosophie.

Lettre à mon jeune compatriote.

B. BOZOVITCH,
Directeur du « Piémont ».

III. A travers notre histoire.
La Serbie dans l'Histoire.

D. STÉFANOVITCH.

IV. Poèmes :

O Serbie ! — Ma Mère !
Ma Patrie.

Chant national.
P. MÎLTCHEVITCH.

V. Les amis de la jeunesse serbe en exil.

A la France ! Discours de M. LIOUBA DAVIDOVITCH,
Ministre de l'Instruction publique.

VI. Le peuple serbe aux yeux de nos Alliés.

Les Serbes chez eux. (1)
L'épée du prince Alexandre.

L. GÉRARD-VARET,
Recteur de l'Académie de Rennes.
ANDRÉE DE BUSSIÈRE.

VII. De la vie scolaire de notre jeunesse.

Nos élèves au lycée Lakanal. MIODRAC IBROVAC.
Professeur au Lycée de Belgrade.

VIII. Pleurs d'exil sur nos glorieux et récents tombeaux.

Velimir Raïtch. YACHA PRODANOVITCH.

IX. L'Odyssée serbe.

Pendant notre retraite.
Sur le chemin de l'exil (suite).

BRANISLAV NOUCHITCH,
Homme de Lettres.
M. MICHAÏLOVITCH.

X. Pour la Patrie.

Nikola Antula. M. IBROVAC.

XI. Carnet du mois.

De l'Office scolaire serbe.
Les livres.

ILLUSTRATIONS

MM. Painlevé, Boppe, Honnorat. — Les élèves du lycée Lakanal. — L'Exode du Peuple. — La Grande Retraite. — Restes glorieux.

(1) *Revue Pédagogique*, 1915.

La Patrie Serbe

REVUE MENSUELLE

POUR LA JEUNESSE SERBE EN EXIL

DIRECTEUR :

Drag. D. ICONITCH, Docteur en Philosophie.

Les tombeaux glorieux.

(Sur un thème du poète serbe Zmaï Jovan Jovanovitch).

Mes fils, en ce temps de prière
Où les morts demandent secours,
Allâtes-vous au cimetière ?
— Père, nous y sommes toujours :

Cimetière est la plaine blonde
Où l'été mûrit les moissons ;
Cimetière, le lit ou l'onde
De ce ruisseau que nous passons ;

Cimetière encor sont les vignes,
Et les forêts, et les jardins,
Et ces vallons aux nobles lignes,
Et la montagne aux bleus gradins ;

Cimetière enfin, où la foule
Des morts attend le mort nouveau,
Tout pied de terre que l'on foule,
Tombeau près d'un autre tombeau.

Pendant des mille et mille années,
Les fils des générations,
Ainsi que des herbes fanées,
Se sont penchés vers les sillons,

Et le coutre avide et vorace
Les a coupés, et dans les plis
Du limon d'où sortit la race,
Pareillement ensevelis.

Tous ces passagers que la terre
Enfanta pour de si courts avrils,
Avant d'entrer au noir mystère,
Que faisaient-ils ? Quels étaient-ils ?...

Mais quand la nuit brode ses voiles,
En vérité, sait-on comment
Se nomment toutes les étoiles
Qui s'allument au firmament ?

Qu'importent les noms et le nombre
De tous ceux, inclinant leurs fronts,
Qui passeront la porte sombre
Qu'un jour aussi nous passerons,

Puisque, de leur cendre chérie
Où brûlait un cœur immortel,
Tous ces morts nous font la Patrie,
Comme tous ces astres le ciel !

Pourtant, aux cieux scrutés par les regards de l'Homme,
Parmi l'amas confus des mondes dans l'éther,
Il est telles splendeurs que dénombre et que nomme
Le pâtre sur le mont, le marin sur la mer :

C'est la Route lactée et paradisiaque ;
C'est Septentrion fixe et Sirius vermeil,
Et l'orbe aux douze noeuds de l'ardent Zodiaque
Qui jalonne là-haut le chemin du Soleil...

— Ainsi, parmi l'amas des tombeaux sans mémoire,
Il en est, de leurs croix dont l'or n'a pu ternir,
Qui tracent dans le temps un chemin pour l'Histoire
Et montrent aux vivants le pôle et l'avenir :

Ce sont ceux des soldats, des sages, des poètes,
Des héros qui du geste, et du verbe, et du cœur,
De siècle en siècle ont dépassé toutes les têtes.
Et des foules sans nom guidé l'immense chœur :

Guides sacrés et sûrs, et plus que tous, bien nôtres,
Car ils sont seulement les élus glorieux
En qui montaient plus forts et plus purs qu'en les autres
La sève de la terre et le sang des aïeux.

Ceux-ci leur ont donné l'impulsion première ;
Puis, jusqu'à l'heure où leurs regards se sont éteints,
Ils ont marché, les yeux fixés sur la lumière
De l'astre qui conduit un peuple à ses destins.

Et d'une tombe insigne à l'autre tombe insigne,
Comme un conseil d'amour, de courage et de foi,
Est arrivée à nous l'immuable consigne :
« Pour me surpasser mieux, mon fils, surpassé-toi ! »

Et nous la transmettrons, pour que, l'heure venue,
On la transmette encor, fière et sans repentirs.
Un peuple ne grandit que s'il se continue
Selon l'ordre des saints, des preux et des martyrs.

C'est pourquoi, si jamais — jour de deuil indicible ! —
Nous devions fuir nos champs et nos toits dévastés,
O sublimes tombeaux dressés dans l'Invisible,
Nous vous emporterions dans nos fidélités,

Et vous rapporterions, le jour de la Victoire,
Grâce à vous renaissants, avec vous triomphants :
Car ce sont des berceaux que les tombeaux de gloire,
Et c'est par les grands Morts que vivent les Vivants !

(*Journal de l'Univ. des Annales.*)

AUGUSTE DORCHAIN.

1916-1917.

Comment l'appellerons-nous dans notre histoire contemporaine, cette année qui vient de s'écouler, sombrant dans les abîmes du passé, où déjà tant de siècles se sont engloutis ? Comment l'appellerons-nous, cette année, que nous avons vécue jour par jour, tels des prisonniers, comptant les jours de leur captivité ? L'appellerons-nous l'année de servitude ou l'année de l'espoir et de la foi ? L'appellerons-nous l'année des épreuves ou l'année de la confiance ou du recueillement ? L'appellerons-nous l'année des déceptions ou des douleurs, ou l'année du relèvement et de la renaissance ?

Ne lui cherchons pas de nom ; elle est le passé et nous sommes l'avenir. Nous suivrons la voie où l'avenir nous conduit. Honorons le passé et puisons-y les leçons qu'il nous donne, car l'année écoulée nous offre deux grandes leçons, deux grands sentiments. Nous avons appris

à aimer encore plus ardemment ce que nous avons perdu, ce cher morceau ensanglanté de la terre de nos pères. Et c'est aussi en cette année que nous autres, enfants sans Patrie, avons connu toute la grandeur, la noblesse, la charité et la compassion de ces grandes nations auxquelles nous avons uni notre sort dans cette lutte de géants pour le droit et la liberté des peuples.

Animés par ces sentiments du passé d'un amour encore plus profond pour la Patrie et de reconnaissance plus ardente envers ceux, qui nous ont accueillis, nous entrons dans la nouvelle année avec une foi plus grande, avec la conscience que c'est à nous qu'incombe le devoir de la rénovation et de la régénération de notre peuple.

Pleins de piété, nous remercierons nos morts en jonchant leurs tombes de fleurs, nous consolerons les chancelants et les souffrants, puis, forts et la tête haute, nous suivrons le chemin de l'avenir. Les larmes ne doivent pas être notre lot; nous ne devons pas nous abandonner à la tristesse; notre foi doit être confiante. Et c'est avec un cœur à toute épreuve et une âme forte que tous nous devons nous enrôler dans les nouveaux rangs des combattants qui, à l'exemple de nos pères tombés glorieusement, poursuivront avec abnégation la lutte contre la pusillanimité, les mécomptes, les errements et les fautes du passé en apportant par la victoire la rénovation et la régénération de notre peuple.

La *Patrie Serbe* salue dans l'année nouvelle l'aube de jours nouveaux, jours qui sont ton apanage à toi, ô jeunesse serbe!

II. — Les sentiers nouveaux.

A nos jeunes gens.

II

Nous avons exposé un tableau de la Serbie sans l'exagérer et sans l'embellir.

Nous n'avons pas voulu décourager la jeunesse, mais au contraire fortifier sa volonté et amplifier son énergie. Aux vrais hommes les obstacles donnent des ailes et les souffrances leur trempent les coeurs. Combien de beauté et même de vérité se trouve dans les vers immortels du plus grand de nos poètes, Niégoch:

B.D.I.C

Pas svakoji svoje breme nosi,
Vove nuzde radju nove sile.
Djejistvija naprezu duhove
Stjesjenija slamaju gromove!
Udar nadje iskru u kamenu,
Bez njega bi u kam otchajala! (1)

Rappelons-nous la fable d'Hercule. Un jour il vit une balle sur le chemin et il la frappa de sa massue. La balle en devint plus grosse. Hercule la frappa plusieurs fois; la balle continuait toujours à grossir, jusqu'à ce qu'elle eût atteint la grosseur d'un monticule au point d'obstruer le chemin. Etonné, Hercule lui demanda: Qui es-tu? — Je suis *le défi*, répondit la balle, plus tu me frapperas, plus je grossirai.

C'est une fable didactique dont le fond est vrai. Mais ce n'est pas seulement le défi qui augmente sous les coups, mais souvent aussi *la force morale*. Ce ne sont que les caractères faibles et les âmes molles qui flétrissent sous un premier échec et sous un excès de difficultés. Les personnes douées d'une forte volonté, persévérandes dans le travail, pénétrées sincèrement de certaines idées, ne se laissent facilement ni courber, ni briser par les obstacles. Et, souvent pendant les révolutions et les guerres, ainsi que pendant les grandes crises de l'humanité, on voit surgir, comme dans les contes de fées, des héros ignorés jusque-là, qui, en temps de paix, passaient inaperçus en vivant dans les couches obscures et humbles de la société. Ils apportent aux événements une nouvelle énergie, latente jusque-là; une force neuve, presque indomptable, et une certaine abnégation quasi légendaire. Leur exemple agit d'une façon bienfaisante en encourageant les faibles et en répandant l'enthousiasme, même parmi ceux qui commençaient déjà à perdre toute confiance dans le succès.

Mais la société ne doit pas toujours compter sur ces natures exceptionnelles qui, par leur vie et par leur mort, impriment un cachet à une époque. Il faut préparer tous les hommes à la nouvelle œuvre pénible et épuisante de la rénovation de la Serbie, et les préparer méthodiquement par tous les moyens dont

(1) Chaque génération porte son fardeau,
De nouveaux besoins engendrent de nouvelles forces.
Les actions tendent l'énergie des hommes,
La compression fait jaillir les tonnerres,
Le choc fait sortir l'étincelle,
Sans lui elle resterait dans la pierre.

disposent les restes de notre nation décimée. Nos forces les meilleures et les plus jeunes sont tombées au champ d'honneur. « L'année a perdu son printemps » comme a dit Périclès. Ce qui est resté vivant est, soit maladif, soit physiquement accablé, soit moralement déprimé. Après la guerre commence habituellement un certain affaiblissement parmi le peuple et une tendance instinctive vers le repos et l'oisiveté. Nous luttons voilà déjà plus de quatre ans et qui sait combien de temps nous aurons encore à combattre. Et au moment où il faut travailler plus que jamais, il y aura des forces moins que jamais.

Nous devons éveiller par tous les moyens la volonté de travail et renforcer la persévérance chez ceux qui sont restés. Il s'agit d'opérer une sorte d'injection psychique chez les vieux et chez les jeunes, de façon à les faire sortir de l'état léthargique dans lequel une guerre prolongée les plongera. Une pensée doit nous guider tous : Celui qui a arraché sa vie de la mort est tenu de la dépenser dans le travail. Pendant de longues années *la Serbie ne doit avoir ni hommes inutiles, ni jours perdus*. Chacun sera tenu de développer au maximum ses aptitudes actives dans l'œuvre qui vise le bien de son peuple et, pour ainsi dire, son propre bien. A cela nous invite non seulement un altruisme sublime, mais même un égoïsme honnête et raisonné.

De plus, nous sommes poussés dans ce sens par une dette sacrée. Nous ne pourrons pas l'acquitter envers nos chers morts, ni par des couronnes, ni par des monuments et moins encore par des larmes et des soupirs. La meilleure façon d'acquitter nos dettes sera de continuer l'œuvre pour laquelle nos morts ont donné leur vie. Le pays délivré de l'étranger, la nation unie dans un seul Etat ne signifie pas que nous soyons au bout de notre œuvre. Le courage et les sacrifices dans le combat ne sont pas les seules vertus nécessaires à un peuple. Les guerres sont des phénomènes rares et exceptionnels : elles sont une explosion d'instincts conquérants d'une part et une manifestation de forces défensives d'autre part. Les peuples et les États vivent d'un puissant travail économique, d'un bon ordre moral rigoureusement conservé, d'une santé physique des populations bien soignée, d'une répartition équitable de la richesse publique, des institutions sociales utiles, d'une bonne législation, de brillantes acquisitions scientifiques, d'une littérature et d'un art sains ; en un mot, ils vivent d'une évolution paci-

B.D.I.C

fique de toutes leurs forces. Cette vie a également ses héros comme celle des champs de bataille. Mais à celle-ci il faut se préparer longuement et avec obstination et cette préparation doit commencer dès notre première enfance et durer jusqu'au dernier soupir.

Il s'agit de vaincre bien des ennemis, et dans son for intérieur et autour de soi. Il faut repousser la paresse, qui engendre l'oisiveté; lutter contre le pessimisme et le scepticisme qui sont d'abord l'effet et ensuite les agents de l'insuccès; maîtriser la vanité qui souvent est mauvaise conseillère; abandonner la routine qui empêche les nouvelles méthodes de travail... Il faut libérer le peuple de l'ignorance, des erreurs, des superstitions, des mauvaises habitudes; il faut le défendre contre la corruption qui menace à certains moments de l'envahir, contre les autorités injustes, contre les attentats à ses droits et à ses libertés d'où qu'ils viennent, contre les convoitises égoïstes de certaines gens, sociétés et classes.

Ces devoirs pénibles et importants peuvent être réalisés bien mieux par des hommes jeunes qui sont encore au seuil de la vie publique, prêts à faire les premiers pas à leur rentrée en Serbie. Nous autres vieux devrons les aider en leur donnant de bons conseils, si nous n'en avons pas perdu le droit par de mauvais exemples. C'est par les journaux, par les revues et livres, en prose et en vers, du haut de la chaire scolaire, de la tribune parlementaire, de l'ambon et par le théâtre, qu'il convient d'exprimer le plus possible de voix réconfortantes, d'idées saines et de sentiments élevés. Il faut rejeter tout ce qui est immoral et frivole, tout ce qui mortifie l'âme, qui affaiblit les nerfs, qui déprime l'énergie sociale et abaisse le niveau de la force éthique du peuple. A bas l'alcool, le haschich et l'opium littéraire et artistique qui ruinent les caractères ! Qu'une littérature saine, forte et morale préside à l'éducation de la jeunesse afin de lui créer une vie sociale, sage et utile.

* *

A ce but nous apportons dans cette revue notre obole. Mais si nous ne pouvons pas donner grand'chose, ce que nous donnons, nous le donnons de tout cœur. Notre devoir n'est pas d'esquisser un programme d'organisation intérieure de notre Etat rénové et de notre nation unifiée. Pour cela le temps n'est pas encore venu et cette revue ne s'applique pas à cette question. Ce que nous vou-

lons, c'est montrer les qualités physiques, intellectuelles et morales que l'on doit soigner chez les jeunes gens, sans égard pour leurs opinions politiques d'aujourd'hui et de demain. Car il y a quelque chose qui doit être commun à tous les hommes publics honnêtes : un savoir solide sans lequel on ne peut entrer dans la vie publique; un but qui, à beaucoup de points de vue doit être le même; une partie du chemin que nous devons traverser tous ensemble; une certaine hauteur de morale publique, sans laquelle les individus et les groupes perdent le caractère de personnes à principes sociaux. On peut accepter ou repousser ce que nous allons dire, mais nous sommes convaincus que personne ne verra dans notre exposé, ni parti-pris, ni intérêt particulier, ni quelque tendance spéciale. La seule chose qui nous guide dans cette tâche, est notre désir de voir nos jeunes gens entrer dans la vie publique en phalange très serrée et bien armés de volonté et des meilleures capacités. Nous pensons que la nécessité de leur accès dans l'arène politique est hors de toute discussion, surtout lorsqu'il s'agit de la jeunesse intelligente qui doit guider le peuple vers un meilleur avenir. Plus il y aura d'hommes d'idéal et à principes qui entreront dans la vie publique — et c'est à eux que nous dédions ces lignes — plus il sera difficile aux égoïstes et aux arrivistes de troubler cette vie dans leur propre intérêt. Dans la grande œuvre de la rénovation du peuple, aucun honnête homme ne doit se dérober. Car maintenant, plus que jamais, il faut forger le bonheur du peuple avec force, rapidité et sagesse. Jadis, dans les contes, il y avait des anneaux magiques et des baguettes de fées au moyen desquels on pouvait créer du bonheur instantanément. Aujourd'hui il faut faire tous ses efforts par le cerveau, par les mains, par la gorge et par les poumons, séparément et dans l'ensemble, pour que le pays se remette des malheurs dans lesquels l'a jeté cette guerre entreprise pour défendre l'indépendance et la liberté de notre nation.

(A suivre.)

YACHA M. PRODANOVITCH.

Lettre à mon jeune compatriote.

B.D.I.C.

III

Je renonce, mon jeune ami, à t'écrire cette fois sur le thème que je désirais; inopinément, j'ai reçu une lettre d'un de nos guerriers, d'un officier qui se bat là-bas où l'on fonde les bases de la future Grande Serbie, et qui, malgré le grondement du canon et l'acharnement des combats, trouve quand même le temps de penser à toi et de sentir pour toi. Je considère comme un devoir sacré de te lire cette lettre, et je n'ai ni le courage, ni le droit d'y rien changer, bien que confus des compliments qu'elle m'adresse. Ecoute attentivement :

Mon cher Iconitch,

« J'ai reçu hier, un mois après sa publication, le premier numéro de ta Revue: *La Patrie Serbe*. J'en avais lu déjà des annonces dans les journaux et j'avais l'intention de t'en demander l'envoi; malheureusement je ne connaissais pas ton adresse.

« Je me réjouis beaucoup de ton entreprise: il y fallait une décision virile et une grande énergie: par ce premier pas, tu as prouvé que tu possèdes ces deux qualités, mais il est nécessaire que tu fasses preuve de persévérance aussi. L'avenir montrera si moi et tes autres amis avons une juste opinion de toi, dans ce sens.

« J'ai reçu ta Revue hier soir, vers 10 heures (22 heures comme nous le disons ici); bien entendu, je n'ai fait que la parcourir, t'écrivant cette lettre le lendemain, vers huit heures du matin. Mais j'ai réussi quand même à lire ta « Lettre à mon jeune compatriote », et même je l'ai relue plusieurs fois avec une grande attention. Cet article m'a intéressé vivement parce qu'il est ton œuvre et que tes intentions sont excellentes. Je veux te dire, avec sincérité et de tout mon cœur, que tu as parfaitement réussi.

« Depuis longtemps il est nécessaire qu'une Revue de ce genre paraisse.

« La pédagogie sèche, aride (pardonne-moi, car tu es aussi pédagogue) s'adressant à la raison et non au cœur, ne réussit presque jamais, et, chose curieuse, elle donne souvent des résultats contraires. Je ne suis pas un éducateur; je n'ai jamais eu l'occasion d'étudier et de contempler notre jeunesse de très près. Mais, me rappelant ma propre jeunesse et ma vie d'étudiant, je me souviens que, seuls ont eu une grande influence sur moi, les hommes qui, s'efforçant de donner de l'élan et de la force à ma raison, ont parlé à mon âme et on fait vibrer mon cœur.

« Le jeune homme a une répulsion instinctive contre ceux qui veulent lui imposer de vive force leurs avis et leur idéal; et cette individualité, innée ou peut-être acquise dans la première enfance, se révolte et ne lui permet pas d'être asservi.

« Par malheur, le système d'éducation et d'instruction de la jeunesse était en ce temps-là, dirigé contre cette individualité afin de la réduire, voire même de la briser. Aussi certains élèves, réputés excellents (d'après l'opinion de leurs professeurs) donnent-ils des hommes incapables; d'autres, au contraire, désignés comme des élèves médiocres, deviennent-ils des

hommes d'initiative et d'action. Le résultat a donc été que nous avions relativement assez d'hommes intelligents, mais très peu d'hommes de valeur incontestable et de grande utilité à notre société.

« Je me souviens: connaissances et éducation, tout était imposé par la force à l'âge où l'enfant se transforme en adulte, où son caractère prend une forme définitive. Contrarié dans sa volonté, un instinct de révolte le soulève contre l'école, contre les professeurs, contre la science et l'éducation. C'est alors que viennent la rue, le café, la femme, tout ce qui flatte ses passions et qui, comme un torrent impétueux, se précipite par la porte ouverte dans le cœur affamé du jeune homme. Rarement on s'adressait à l'âme; rarement on la cultivait; rarement on essayait de développer systématiquement les passions nobles en vue du travail, de l'art, de la science, et d'en faire un rempart divin et unique pour résister au flot dévastateur des passions malheureuses.

« Me souvenant de ce temps d'erreur, il n'est pas étonnant que je redoute les effets du système d'éducation dont je viens de parler, pour notre jeunesse actuelle, pour cette jeunesse qui, après la guerre, devra donner une nouvelle impulsion et une nouvelle force à notre société épuisée. Je crains de la voir en proie à l'indécision, à l'inertie, à l'apathie; de la sentir déprimée et anémie, elle qui doit infuser un nouveau sang dans l'organisme affaibli de notre Nation !

* *

« Nous luttons ici au seuil de notre Patrie. Nous, dont la première jeunesse est déjà passée, nous essayons avec acharnement, par notre force physique et morale, de la délivrer. Chaque jour coulent des ruisseaux de sang; et nous, les vétérans, nous tombons les uns après les autres au champ d'honneur, dans les durs combats pour la Liberté. Le meilleur élément de notre nation, le plus noble, ce qui est la substance même de sa vie, fait aujourd'hui le dernier effort chevaleresque et épique pour la délivrer du joug étranger.

« Il faut voir nos soldats chéris! Il faut voir nos officiers! Il faut voir comment on lutte! Ce n'est plus un combat, c'est la convulsion désespérée d'une nation qui aime la liberté plus que la vie. Le monde entier nous admire, nos alliés nous considèrent comme des héros, nos ennemis nous estiment et font notre éloge.

« Et nous tombons les uns après les autres; chaque jour meurent les plus valeureux, non seulement de notre pays, mais de l'humanité.

« Qui sait, peut-être donnerons-nous un jour tous notre vie comme les Spartiates de Léonidas! Peut-être devons-nous être les victimes les plus ardentes et les plus nombreuses pour la défense de la Liberté, du Droit et de la Civilisation ?

« Et nous tombons! tombons sans douleur, sans tristesse, sans murmure. Mais, mourants, nous regardons notre avenir avec quiétude; nous entrevoyons notre Patrie, redevenue libre, comme le plus noble, le plus beau pays du monde; nous la voyons grande, magnifique, auréolée d'une gloire éternelle. Et nous sommes pleinement heureux, sachant que nos vies, notre sang et notre force, sont la matière dont sera élevé l'édifice admirable de la Serbie future.

« Dans ce pays divin, pays de liberté, d'égalité et de fraternité, il faut que des éléments nouveaux, pleins de force et de vitalité, pleins d'exaltation et

B.D.I.C.
d'ardeur, achèvent, par le travail intellectuel et moral, ce que nous avons commencé par le sang et par l'épée.

« Pour cette raison impérieuse, nous tournons parfois des regards soucieux vers notre jeunesse, vers elle qui doit nous donner l'espoir et la certitude que l'Idéal, pour lequel nous mourons ici, sera réalisé.

« Dis à tes jeunes gens que nous, guerriers rudes, féroces même, sommes des hommes aimant leur pays par-dessus tout, et qu'en mourant nous les adjurons de prodiguer, pour le peuple et pour la Patrie, leurs forces riches et abondantes.

« C'est le vœu sacré de leurs camarades plus âgés, de nous qui sacrifices tout pour assurer à leur vie future de belles et de sûres conditions de développement.

« Dévoués au travail, ils comprendront et sentiront que le vrai plaisir, le vrai bonheur ne se trouvent que là, que les passions aux attractions flatteuses ne sont qu'illusions et plaisirs éphémères et qu'elles engendrent les inquiétudes, le mécontentement, le déséquilibre psychique. Alors, à la satisfaction de leur âme s'ajoutera le bonheur d'acquitter leur dette contractée envers les milliers de cadavres des champs de bataille, tombés à cause d'eux et de leur avenir.

« Et les âmes de ceux qui meurent seront satisfaits puisqu'elles verront que leur Idéal n'était pas une chimère, une erreur. Les héros morts les béniront et cette bénédiction sera le gage certain de leur succès dans l'avenir.

« Je t'écris cette lettre d'une position avancée; je ne puis t'en dire davantage à cause de grandes difficultés: impossible de m'asseoir convenablement, la tente inondée laisse passer l'eau, mes jambes gélent, et j'ai peine à tenir ma plume.

Mes salutations sincères.

RADOÏTZA. »

* *

Mon jeune ami, comme tu le vois, j'ai rempli mon devoir envers notre guerrier : à toi de faire le tien!

Ton ami dévoué,
ICONITCH.

Notre nouvelle et troisième mobilisation.

Lettre de Suisse.

Arosa, novembre 1916.

Je vous écris, mes jeunes compatriotes, de cette île contre laquelle se heurtent les vagues de l'ouragan déchaîné sur l'Europe. Mais loin de moi l'intention de vous parler de la Suisse; n'attendez pas une description des lacs verts, des montagnes éternellement blanches, des cascades écumantes, des prairies savoureuses, des forêts de sapins, de l'élevage rationnel du bétail, de l'organisation industrielle des villes, des écoles, des bibliothèques, des théâtres, voire même des convales-

cents et des touristes de tous pays : à rien de tout cela ma lettre ne touchera ; mon but est tout autre. Je voudrais, de ce pays où la vieillesse est alerte et la jeunesse active et laborieuse, vous rappeler vos devoirs envers vous-mêmes et envers la Patrie pendant notre exil.

Vous gardez sans doute en votre mémoire le souvenir de cette brûlante journée de 1914, quand l'appel de la Serbie devant le danger, massa sous les drapeaux tous ceux qui étaient capables de lutter pour la cause de la Patrie et de la Liberté.

C'était *notre première mobilisation*. C'était un merveilleux examen de notre conscience nationale, du sentiment de notre devoir et de notre amour de la Liberté.

Quinze mois durant, l'atmosphère serbe fut obscurcie par la fumée de la poudre, remplie du grondement du canon et des soupirs des blessés. Aux jours de gloire et de victoires succédèrent les jours de débâcle et l'abandon de notre Patrie. Leurs drapeaux pliés, les légions serbes accablées se retirèrent à travers l'Albanie déserte et glaciale. La sombre odyssée de nos soldats, qui restera la plus grande épopee et l'éternel document de patriotisme sublime, prit fin en jetant l'ancre à Corfou. Sous les oliviers de cette île grecque, dans la tranquillité, lentement on a fait un nouveau dénombrement et la sélection. C'est *notre seconde mobilisation*, le dernier élan de notre race guerrière, unique exemple de patriotisme et de fidélité à l'alliance.

Maintenant commencent des jours meilleurs : le soldat serbe, dans une marche victorieuse, retourne au sol natal. Et c'est aujourd'hui qu'il faut accomplir une *nouvelle et troisième mobilisation*. Comment et pourquoi ? — C'est la mobilisation de notre arrière, celle de la Serbie exilée. C'est en principe la mobilisation de notre jeunesse scolaire, de la nouvelle et jeune Serbie de demain. Et cette mobilisation est faite en vue de la guerre future. — Quelle guerre ! — La guerre en faveur du progrès et de la civilisation : la lutte contre l'ignorance, l'alcoolisme, la tuberculose, les épidémies, la criminalité; la guerre contre le gaspillage, le paupérisme des campagnes, contre tout ce qui est mal au sens moral, social et économique d'un peuple.

A cause de cette guerre, vous, mes jeunes amis, vous devez sans trêve vous préparer et vous armer. — Comment et de quelle façon ? — Voici la réponse :

Dispersés dans les collèges et les universités des nations alliées, vous êtes ainsi dans les pays au passé glorieux, au présent civilisé et à l'avenir brillant. Vous êtes semblables au voyageur qui, altéré par une longue et pénible marche, arrive à la source qu'il convoitait. Il vous faut seulement avoir de l'initiative intellectuelle pour vous pencher et vous désaltérer à la source de la culture et de la civilisation,

pour vous réconforter afin de pouvoir bientôt agir sagement dans votre Patrie.

Il est prouvé que celui qui s'est parfaitement préparé à aider le peuple, seul sait l'aimer et travailler utilement à son éducation. Les anciens prophètes se retiraient dans le désert afin de se préparer par la prière et le jeûne, à relever le moral de leurs compatriotes.

Les apôtres modernes, dans les écoles et les bibliothèques, dans le tumulte de la vie et du travail, se préparent à acquérir de solides connaissances, afin qu'arrivés à la maturité intellectuelle nécessaire, ils puissent avec efficacité développer leur activité dans le peuple. C'est pour cela, mes jeunes amis, que vous devez être persuadés que celui d'entre vous, qui consciencieusement travaille ses leçons, fait des lectures utiles, étudie la manière de vivre, la langue et les moeurs du pays dans lequel il se trouve, est celui qui aime le plus la Serbie, celui qui se prépare le plus sérieusement à acquitter sa dette envers ceux qui sont tombés et à répondre aux besoins de ceux qui vivent.

Par l'éducation individuelle, mes jeunes amis, vous vous préparez pour l'œuvre commune. Qui veut vivre et travailler pour autrui est obligé de vivre et de travailler tout d'abord pour lui-même. « Quand la rose s'embellit elle-même, elle embellit alors tout le jardin », dit un proverbe polonais. Efforcez-vous en toutes circonstances, leçons, lectures, conférences, promenades, discussions, efforcez-vous d'assimiler le plus de connaissances possible. Vous êtes à l'âge où l'on amasse beaucoup et où l'on forme un capital pour la vie. Comme les abeilles qui, dans les fleurs odorantes, puisent le miel pour se nourrir elles-mêmes et les autres, tâchez d'enrichir le plus possible votre jeune âme de connaissances et de lumières, afin que vous puissiez éclairer vous-mêmes et les autres.

Que votre attention soit toujours en éveil ! Que votre pupille intellectuelle soit toujours ouverte ! Que tout ce qui vous entoure vous incite à méditer et à agir ! Que vous trouviez en tout un sujet de comparaison avec notre Patrie !

A chaque instant et à propos de chaque objet, travaillez à modeler votre personne morale et intellectuelle. Lorsque la cloche de l'internat vous rappelle l'heure du lever ou du coucher, demandez-vous si vous avez bien, le jour précédent, rempli vos devoirs envers vous-mêmes et envers votre Patrie.

C'est seulement en travaillant et en vivant dans cette ardeur et cette effervescence intellectuelles que vous vous préparerez à l'œuvre délicate et pénible qui vous attend comme citoyens de demain. Ce n'est que par un travail sérieux et constant à l'école et en dehors d'elle, que vous serez capables, quand l'heure sera venue, de faire partie des

phalanges serrées de notre prochaine troisième mobilisation, sous le drapeau de notre Renaissance nationale. De même que vos pères et vos frères sur le champ d'honneur luttèrent et vainquirent, de même vous, représentants de la Serbie de demain, préparez-vous et armez-vous pour être vainqueurs sur le champ du progrès, du travail, de la civilisation.

Mes jeunes amis, n'oubliez pas que les peuples qui payent leur tribut à la civilisation humaine ne périssent jamais. Ne meurent que les peuples qui la repoussent: elle est la force morale qui règne sur le monde; l'esprit est plus fort que la matière... Après Kossovo, la Serbie a vécu nationalement et moralement; aujourd'hui encore, alors que nous sommes provisoirement sans patrie, vivons tous moralement et nationalement. Comme en 1389, on peut, en 1916, répéter avec le même sens et le même espoir, la phrase de la Vila qui, consolant la reine Militza sur le champ sanglant de la bataille de Kossovo, s'écria :

« Izginouche srpski sokolovi,
Al' ostache titchi sokolitchi.
Srpsko pleme propanouti netche. »

B. BOZOVITCH.
Directeur du Piémont.

III — A travers notre histoire.

La Serbie dans l'Histoire.

Jamais, dans l'histoire des peuples, la situation géographique n'a joué un rôle plus funeste et fatal que dans l'histoire de la Serbie et de la Nation serbe. Depuis son arrivée dans la Péninsule Balkanique, au vi^e siècle, le peuple serbe, paisible agriculteur aux coutumes patriarciales, dut lutter, au cours des siècles, tantôt contre l'ennemi du Nord, tantôt contre celui du Sud. Et si le peuple serbe a dû aussi souvent abandonner sa charrue pour défendre, l'épée à la main, sa terre et son pays, c'est que, peut-être sans le savoir, ses ancêtres, en venant de Galicie et des Karpathes, ont choisi, pour s'installer dans la Péninsule Balkanique, un pays riche et beau, mais placé sur la grande voie qui relie l'Orient à l'Occident. Toutes les luttes que le peuple serbe dut soutenir au cours de son histoire, toutes les souffrances par lesquelles ce brave peuple a dû passer, et même toutes les malheureuses tribulations politiques intestines de la Serbie Nouvelle, ont leur source primordiale dans la situation géographique précaire qui plaçait la Serbie et la Nation serbe en travers de divers courants, qu'ils vinssent

de l'Occident ou de l'Orient. Et ce fut toujours contre la Serbie ou — comme l'a dit le poète serbe Yakchitch — contre « cette pierre du pays serbe qui, menaçant le ciel, déchire les nues », que frappaient les invasions. L'histoire de la Serbie et de la Nation serbe, que nous essayerons de retracer ici dans ses traits généraux, nous montre cette lutte formidable qu'une nation de 10 millions d'âmes soutient bravement depuis treize siècles pour son existence et pour sa liberté.

* *

Au début, les Serbes occupèrent presque le centre de la Péninsule Balkanique : les vallées de la Morava et du Vardar, les deux artères tout indiquées au commerce et aux invasions. Ils refoulèrent dans les montagnes l'élément romanisant, qui se retira en partie dans les montagnes de l'Epire pour former plus tard les Koutzo-Valaques, en partie dans les montagnes de la Serbie actuelle, où il fut assimilé par les Serbes et, en partie enfin sur le littoral adriatique où, rejoint par les Serbes, il se fondit dans ce jeune peuple. Les peuplades serbes s'éparpillèrent à l'Ouest jusqu'à l'Adriatique et au Nord dans les pays de l'Autriche-Hongrie habités actuellement par les Yougo-Slaves. Les pays qu'ils occupèrent leur furent cédés par l'empereur byzantin Héraclius, mais à la condition de les défendre contre les incursions des peuplades barbares du Nord. C'est ainsi que les Serbes, à peine arrivés, eurent à repousser les attaques des Avars, Huns, Tartares et autres tribus pillardes qui venaient de l'Asie. C'est ainsi que, pendant deux siècles, les Serbes eurent à combattre les barbares envahisseurs venant du Nord. Pendant ce temps, les peuplades serbes formèrent plusieurs unités d'Etat dont une des plus importantes fut la Rascie. Mais ce n'est pas seulement l'ennemi du Nord que les Serbes avaient à combattre, mais aussi un nouveau voisin à l'est de ses frontières, les Bulgares, peuple d'origine touranienne, qui vint s'installer également dans la Péninsule Balkanique, y fonda un Etat, adopta la langue slave et chercha à étendre ses frontières au détriment des Etats serbes. Byzance, de son côté, cherchait à maintenir sa domination sur la Péninsule Balkanique, et elle se servit tantôt d'intrigues, tantôt de la force contre les Serbes. Au milieu de ces luttes, le roi Etienne Nemagna réussit à réunir plusieurs Etats serbes en un seul et sa dynastie régna de 1169 à 1372. Ces deux siècles de règne des Nemagnides constituent l'ère du développement de la civilisation et de la force de l'Etat serbe, qui atteint son apogée sous l'empereur Etienne Douachane (1331-1355). Ce souverain réunit sous son sceptre presque tous les pays serbes, porta la gloire des armes serbes jusqu'à menacer Byzance, organisa son Etat, le dota d'un Code dans lequel on avait

réuni toutes les coutumes, lois et ordonnances écrites. Après sa mort subite au cours de sa marche vers Constantinople, l'Etat serbe commença de décliner. Son jeune fils, le débile Ouroche, qui lui succéda sur le trône de Serbie, trop faible pour tenir la noblesse à tendances séparatistes, vit l'Empire légué par son père se désagréger. Voukachine Mrniavtchévitch, un des nobles les plus importants, se proclama dans ses États roi de Serbie, laissant au roi Ouroche la partie de la Serbie au nord de la montagne Char. Tandis que la Serbie s'affaiblissait par ses scissions intérieures et les révoltes des provinces, un peuple guerrier nouveau, venant de l'Asie Mineure, fit son apparition dans la Péninsule des Balkans. Les Turcs, appelés d'abord par Byzance contre les Bulgares et les Serbes, finirent par prendre pied à Gallipoli, d'où ils étendirent leur pouvoir au détriment de Byzance, de la Bulgarie et, enfin, de la Serbie. Le roi Voukachine avait à défendre ses Etats contre le nouvel envahisseur; dans la bataille sur les bords du fleuve Maritza, lui et son frère Ougliécha trouvèrent la mort (1371); leurs Etats furent conquis par les Turcs. Le roi Ouroche mourut la même année. Un gentilhomme, resté fidèle à l'empereur Douchane, Lazar Hrébelia-novitch, essaya de sauver le reste de l'Empire de son maître. Cependant, les Turcs, ayant envahi la Bulgarie, continuaient à attaquer les provinces serbes. C'est maintenant à ce nouvel ennemi, dont la force se fera sentir plus tard en Hongrie et en Autriche, que les Serbes devront tenir tête. Les premières attaques furent bien repoussées, mais le sultan Murad I^e réunit une armée redoutable qu'il mena lui-même, avec ses deux fils, contre le roi de Serbie et son armée. Le roi Lazare réunit l'élite de la noblesse et son armée dans la plaine de Kossovo. Le choc entre les deux armées fut terrible. Toute la journée dura une bataille sanglante, telle qu'au dire de l'historien turc Nerchi « les animaux crevaient, dans la forêt, des clamours des combattants, des cris des blessés et des mourants ». Un chevalier serbe, Miloche Obilitch, tua le sultan Murad ; son fils cadet Eyoub périt également. Le roi Lazare et presque toute la noblesse trouvèrent la mort dans cette bataille mémorable, qui eut lieu le 16 juin 1389 (v. st.). Le fils de Murad, Bajazet, qui succéda à son père, dut se retirer avec son armée victorieuse, mais fortement éprouvée. La Serbie devint pays vassal des Turcs.

La bataille de Kossovo a porté le coup mortel à la Serbie. Elle put vivre encore quelques dizaines d'années sous les derniers despotes serbes, jusqu'à ce que, en 1469, elle fût définitivement envahie par les Turcs. Puis ce fut le tour des autres Etats serbes à tomber, un à un, dans la servitude turque. Le rempart serbe qui protégeait l'Europe contre le nouvel envahisseur du Sud fut brisé et le flot turc

inonda la Hongrie et atteignit même les murs de Vienne. « N'eût été la montagne serbe, la mer turque aurait tout inondé », a dit le poète serbe Niégoche.

Au cours de cette période de l'histoire serbe, le peuple serbe montra une grande puissance vitale, une force combattive exceptionnelle et une grande aptitude à assimiler la civilisation. Les Etats serbes du moyen âge se sont montrés, à tous les points de vue, presque égaux aux Etats d'Occident. Exposés aux deux courants de la civilisation : celle de Byzance, qui lui venait d'Orient, et celle de Venise, qui lui venait de l'Occident, les Etats serbes réalisèrent des progrès remarquables. Ce n'est pas seulement par les armes que le peuple serbe se rangea au premier rang des peuples de l'Europe, mais aussi par le développement de la culture intellectuelle et par l'adaptation de la civilisation byzantine et vénitienne. Les souverains serbes eurent des relations politiques avec des Etats voisins, et déléguèrent des émissaires auprès des cours des autres Etats européens. C'est par les armes et par la politique que les Etats serbes ont pu exister, se développer et s'agrandir. C'est au IX^e siècle que les Serbes des pays d'Orient embrassèrent la religion chrétienne orthodoxe, tandis que ceux du littoral dalmate, sous l'influence de Rome, adoptèrent la religion catholique. Le fils de Nemagna, Rastko, se fit moine, et c'est grâce à lui que se forma l'Eglise serbe indépendante avec le Patriarchat d'Ipen. Rastko, sanctifié plus tard, sous le nom de saint Sava, comme protecteur des écoles, donna une grande impulsion à la littérature serbe. Celle-ci, semblable aux autres littératures de l'époque, se manifesta dans les livres d'église, dans les biographies des saints et des rois, dans les chroniques, puis dans les romans et récits byzantins et par les apocryphes. Outre la littérature, l'architecture et la peinture prirent un grand essor sous les Nemagnides. Les rois serbes tenaient à construire de leur vivant des églises et des monastères et la Serbie actuelle, la vieille Serbie, la Macédoine et les autres provinces serbes furent parsemées de véritables joyaux d'architecture. Chaque église fut décorée de magnifiques fresques par les artistes vénitiens et byzantins. Disons, en passant, qu'à côté du barbarisme turc dévastateur, le chauvinisme bulgare a porté le sacrilège jusqu'à détruire ces monuments historiques pour effacer tout vestige de la culture serbe et supprimer toute preuve du caractère serbe de ces provinces sur lesquelles les Bulgares émettent des prétentions injustifiées.

(A suivre.)

D. STÉFANOVITCH.

IV. — Poèmes.

O Serbie — Ma Mère !

*O Serbie, ma mère douce et bien-aimée,
Toujours avec amour je penserai à toi;
Mon cher pays natal, petit foyer intime,
Ce n'est qu'au près de toi
Que je trouve paix et bonheur.*

*Que sont les trésors de cette terre?
Rien n'est comparable à ce que tu es,
Oh! laisse-moi vivre comme pâtre sur ton sol
Et mourir un jour en paix sur ton cœur.
En toi seule est tout mon bonheur!*

*Mais aujourd'hui, hélas! tu nous a délaissés,
En larmes se trouvent les enfants mourants.
Mais notre sort un jour changera :
Nous voulons et devons te retrouver!
Que notre sang coule à nouveau pour toi!*

*Relève-toi donc, ô bonne et chère mère,
Redeviens pour nous ce que tu étais,
Que nos larmes amères que nous pleurons sur toi
Nous unissent de nouveau entièrement à toi,
Car seule tu nous es : vie, gloire et bonheur!*

(Traduction libre.)

(Vieux chant national serbe.)

Ma Patrie.

O passager ! quand tu te mets en route pour l'Orient afin de contempler les merveilles, viens dans ma Patrie. Elle s'aperçoit de loin. Ses collines bleuissent et ses montagnes noires se dressent, ombres immenses. Tu la connaîtras tout à l'heure. On parle beaucoup d'elle. Des fables sont répandues au loin. Le bruit court, — bruit étrange et touchant ! — que sous les cieux il n'y a rien de si grand et de si supérieur que les faits et gestes de ma Patrie.

Il y a eu beaucoup de gigantesques combats. On s'est battu avec Dieu même. Personne n'est mort dans son lit. Il n'y eut pas un seul jour qui ne fut digne de la mort, ni une seule mort qui ne fût digne de Dieu. Les bruits des fusils fendaient l'air des contrées fertiles et, en sanglotant ils mouraient en fumée à l'horizon.

Viens, ô étranger ! sous notre ciel tu seras fier. Et si tu as un cœur, et si tu n'as pas aimé, viens ! Dans ma Patrie on aime et on meurt en aimant. En posant le pied sur le sol de ma Patrie découvre-toi

dévotement. Ce pays a été délivré par la mort. Pour lui, le sang coula à flots. Pour lui on mourut si fièrement et si courageusement, sans verser une seule larme !

Après, ô étranger, va prier Dieu ! Tu entres au temple des aigles. Et puis, regarde des merveilles. Il y a des monuments : ce sont des témoins. Personne n'y est tombé sans renommée, sans verser son sang, sans mourir héroïquement. Au loin et partout courait une orageuse vie. On y trouve encore les traces les plus remarquables et les plus célèbres. Tout raconte comment les fils de ce pays survivaient à leur mort. Chaque gazon, chaque motte de terre, chaque coin de ma Patrie, cache un tombeau, une mort héroïque et glorieuse. *Ce sont nos Pyramides !*

Viens, ô passager ! Sous notre soleil la vie est suave. Et en rentrant salue nos ennemis, et dis : nous mourons pour la Patrie !

P. MILITCHEVITCH.

V. — Les amis de la jeunesse serbe en exil.

A la France !

Discours de M. Liouba Davidovitch, ministre de l'Instruction publique, prononcé dernièrement à la Scoupchtna, dans sa réunion de septembre, à Corfou, à l'occasion d'une interpellation sur l'éducation de notre jeunesse en France

Messieurs,

La question de l'éducation de la jeunesse serbe est d'une importance capitale. [Et j'ai cru] qu'il serait bon que la Chambre s'en occupât spécialement dans une de ses séances.

Mais, comme cette question vient d'être soulevée à l'improviste, permettez-moi, Messieurs, de dire quelques mots du grand et généreux Peuple français (Applaudissements — Jcris de : Vive le Peuple français!). Je veux vous parler, Messieurs, de ce peuple qui a recueilli dans son sein trois mille cinq cents enfants serbes (à l'unanimité : merci à Lui ! vive !). Il les a reçus d'une manière chaleureuse, et je suis assuré que cette noble Nation leur donnera de belles et nobles connaissances (de tous les bancs : vive la Nation française!). Je suis persuadé, Messieurs, que la présence même et les liens qui s'établiront entre les enfants de ceux qui ont lutté à Koumanovo, à Monastir, à Brégalnitzza, sur la Morava, à Rondnik et à Kosmaï, et les enfants de ceux qui ont versé leur sang sur la Marne, sur l'Yser, en Champagne, sous Verdun et à la Somme, je suis persuadé que ces liens auront de tels avantages pour notre jeunesse, qu'elle rentrera régénérée dans sa Patrie et qu'elle rapportera les fruits de la belle culture française !

Ce fait seul suffirait pour nous convaincre que nous avons bien fait d'envoyer nos enfants dans la France généreuse (approbations de tous côtés).

Des trois mille cinq cents élèves exilés, trois mille ont trouvé place dans divers collèges français et y vivent dans des conditions meilleures que celles existant chez eux (cri de : gloire à la France !) Au début, nous n'espérions trouver qu'un toit pour les abriter, et ils ont reçu en plus un accueil cordial, un noble soutien et une bonne éducation. On ne pouvait ni attendre, ni exiger autant ; ils ont rencontré une amitié sincère près du Gouvernement aussi bien que chez le Peuple français.

Seuls, les élèves de 18 ans ne sont pas placés. Ces jeunes gens, d'après les règlements, ne peuvent être admis dans les collèges, et d'autre part, ils sont encore trop jeunes pour être incorporés dans l'armée. Sitôt la question qui les concerne réglée, vous verrez que la solution que nous aurons trouvée sera bonne.

Permettez-moi, à l'occasion d'une discussion aussi importante et comme représentant de l'enseignement serbe et membre de la Nation, de remplir un devoir envers la France, à laquelle nous devons tant.

Je ne crois pas, Messieurs, que, nous trouvant dans des conditions si pénibles, nous ayons un devoir plus essentiel à remplir que d'exprimer notre profonde reconnaissance envers le grand Peuple français pour l'accueil fait à notre jeunesse (vifs applaudissements). Je revois le moment où nos enfants étaient forcés, non seulement de quitter leur Patrie, mais encore les côtes de la mer Adriatique. La première amie que nous avons trouvée dans nos grands malheurs, a été la France, la grande, noble et puissante France (Toute la Scouphtina crie : vive la France !). Elle nous a offert, Messieurs, non seulement les moyens de transport, mais aussi tous les secours qui ont pu être apportés, dans ces tristes jours, à nos réfugiés et à nos enfants. Honneur à la glorieuse flotte française ! (Applaudissements et cris : honneur à elle ! merci !)

A son arrivée en France, notre jeunesse a été reçue dans les villes et les villages, avec enthousiasme. C'était, Messieurs, une véritable entrée triomphale : les camarades français, les habitants, aussi bien que les autorités, ont rivalisé de cordialité et de bienveillance à son égard. Nous connaissons de nombreux cas où les représentants de l'autorité civile et même militaire, allaient à la rencontre de nos enfants et de nos compatriotes. Pour nous c'était une telle consolation, un tel présage heureux pour l'avenir de notre pays, que notre devoir est, non seulement d'apprécier hautement cet accueil, d'en remercier les auteurs, mais aussi d'en être fiers.

Et moi, Messieurs, comme Ministre de l'Instruction publique, je suis particulièrement heureux d'exprimer ma profonde reconnaissance à son Excellence Monsieur le Ministre de l'Instruction publique de la République française : M. PAINLEVÉ (cri de : vive M. Painlevé !)

C'est lui, Messieurs, qui a tout fait et absolument tout ce qu'il pouvait pour aider et soulager les misères de ses amis. Grâce à son intervention, les portes des lycées et des collèges français sont grandes ouvertes à nos enfants aussi bien qu'aux leurs, sans aucune différence de traitement et d'entretien, avec une égalité parfaite. Et que pourrions-nous souhaiter encore, Messieurs ? Il est juste, par conséquent, d'exprimer notre profonde gratitude, après un tel accueil, aux agents de l'Etat, aux professeurs et aux maîtres, et à tous les habitants de la France libre et humanitaire ! (Gloire à eux ! Merci !)



M. PAINLEVÉ
Ancien ministre de l'Instruction publique
de France.



M. BOPPE
Ministre de France auprès du gouvernement
serbe à Corfou.



M. HONNORAT
Député des Basses-Alpes au Parlement
français.

M. BOPPE, ministre de France auprès de notre gouvernement, même avant la terrible catastrophe de notre Patrie, a travaillé de toutes ses forces à l'exécution du projet de l'éducation de nos enfants dans les écoles françaises. Que Monsieur le ministre, par hasard présent ici, me permette de l'en remercier sincèrement. Il nous avait dit que sa grande Nation pourrait accueillir de 300 à 500 enfants, et elle en a, comme vous le voyez, au lieu de 300, recueilli 3.500! (Vifs applaudissements; vive M. Boppe!).

M. HONNORAT, député, aidé par ses amis, avait été le premier à donner l'heureuse idée de l'éducation de notre jeunesse dans sa Patrie. Nous lui devons toute notre reconnaissance, à lui et aux membres du Parlement français, qui nous ont en toute occasion prêté leur concours (Vive M. Honnorat! Vive le Parlement français!).

Un règlement spécial était fait pour l'admission des élèves serbes. J'espère que cette œuvre commencée avant cette horrible guerre reprendra bientôt, au retour des jours de paix, et que la France restera l'amie de notre Patrie, pour notre honneur et le sien! (Toute la Scouchtina applaudit et crie: Vive la France!) ◆◆◆

VI. — Le peuple serbe aux yeux de nos alliés.

Les Serbes chez eux.

IV

La position géographique d'un pays ajoute à sa vie intérieure une vie extérieure; il transporte dans celle-ci ses instincts et ses goûts, il la colore du reflet de ses rêves. En Serbie, les idées maîtresses se tirent des rapports avec la Russie, avec l'Autriche, avec la France.

Les sentiments envers la Russie sont trop clairs pour avoir besoin d'être définis : Pétrograd est, dans le péril, le recours suprême. Jadis, il est vrai, on conçut à certaines heures quelque inquiétude ; des esprits prompts à l'alarme, peut-être aussi égarés par de subtiles menées, purent se demander si la grande Sœur n'était pas une menace autant qu'un appui; on n'a pas vécu impunément quatre siècles de servitude! Avec le temps ces appréhensions s'apaisèrent; avec la guerre actuelle elles ont fini de s'évanouir.

Jusqu'au commencement du dernier siècle, Vienne fut contre le sultan la protectrice et l'asile. Les révoltés vaincus franchissaient la Save ou le Danube et se réfugiaient chez le voisin. Ainsi les « confins militaires » se peuplèrent peu à peu. De plus dans une Turquie rebelle à toute action civilisatrice, avec une Russie encore informe et ignorée, l'empire austro-hongrois était la seule société possible à une race éveillée, alerte, avide d'une vie supérieure. Les universités allemandes étaient les plus proches et les plus accessibles. Les échanges comme -

ciaux firent le reste. C'est ainsi que la force des choses donna à la culture germanique une prépondérance que la vitesse acquise prolongea jusqu'aux dernières années du XIX^e siècle. Les étudiants obtenaient beaucoup de bourses pour Vienne et pour Gratz. A Belgrade tout le monde entend l'allemand. Tandis que, dans le royaume, il n'y a guère que deux mille Albanais, à peine deux mille Grecs, tout au plus un millier de Germains. Nous avons donné plus haut le chiffre du mouvement d'affaires avec l'Europe centrale. Manifestement celle-ci jusqu'en 1900 était maîtresse du marché, maîtresse des esprits.

Pourtant à partir de 1866 une transformation s'ébauche, destinée avec le temps à se précipiter. L'amie des anciens jours de plus en plus prend figure d'ennemie; son vieux rêve de domination balkanique reprend corps; Salonique devient le terme de ses ambitions. Le protectorat de la Bosnie en 1878 fut le premier pas, l'annexion de 1909 le second; l'asservissement de la Serbie devait être le dernier. Les Serbes au contraire voulaient, outre leur propre indépendance sauvegardée, leurs frères encore sous le joug affranchis. Ainsi un concours fatal de circonstances préparait dans les deux pays une guerre de conquête pour l'un, une guerre de libération pour l'autre, pour l'un et l'autre un choc suprême.

Les rapports avec la France ont suivi une évolution inverse, certains d'abord, plus tard et progressivement élargis, précisés, affirmés. Une première cause, d'ordre négatif, a, sinon provoqué, du moins permis le rapprochement. La France n'a jamais été ni un péril ni une menace; les curiosités qu'elle éveillait pouvaient en toute sécurité se donner libre cours. Depuis une quinzaine d'années elles n'y ont pas manqué. Aux environs de 1900, très peu de personnes à Belgrade, une cinquantaine peut-être, parlaient le français; dix ans après, il était répandu dans les classes instruites, dans l'armée, même dans le commerce. En 1910, les gymnases lui donnent dans leurs programmes une large place; l'Université appelle un lecteur. Depuis lors le mouvement n'a fait que s'accentuer. M. Gravier s'est fait le porteur de la bonne parole; il a circulé à Nisch, à Chabatz, il a allumé des foyers. Au témoignage d'un ministre plénipotentiaire, la situation pouvait se résumer ainsi : l'ancienne génération fut allemande, la nouvelle est française.

Une bonne part du mérite revient à l'*Alliance française* et à son effort persévérant. Mais si elle a donné la graine, la Serbie a donné le terrain. Celui-ci était préparé par de secrètes et profondes affinités.

D'abord le tour d'esprit. Le Serbe aime la France littéraire parce qu'il a comme elle l'imagination vive, le goût des récits d'aventure. Sa littérature, une des plus brillantes, est épique. Depuis Kossovo, la

poésie n'a pas cessé de se renouveler, et ses chants sont ceux de toutes les voix de l'âme. Le cycle de Marko, comme le cycle de Roland, retentit du fracas des batailles, et la mort du héros national a inspiré un poème d'une grandeur antique. Ailleurs la construction de Scutari a donné naissance à une légende d'exquise tendresse maternelle en qui Goëthe saluait « une des plus émouvantes chansons de tous les temps (1) ». Les ressemblances se poursuivent plus loin. M. Victor Bérard, dans sa belle étude, racontait les chanteurs de « Pesmés » qui, accompagnés de la viole, rappellent dans les tranchées, en face des Autrichiens, les hauts faits des aïeux. De la même manière chez nous un Botrel, sur le front, exalte les cœurs et de partout monte le chant épique par excellence, la *Marseillaise*.

La France littéraire a un grand prestige, celui de la France politique le dépasse encore. Elle est le plus ancien Etat de l'Europe et elle n'a jamais subi à demeure aucune domination étrangère ; elle a eu des invasions, toutes se sont retirées. Le pays « des défaites et des relèvements » n'a jamais cessé d'être le maître de ses destinées. Depuis un siècle, il est le plus vaste théâtre des entreprises de liberté. Son parlement, qui, en ces dernières années, semblait avoir lassé l'opinion, au dehors continuait d'attirer les regards émerveillés des foules. En 1910, les hommes de premier plan, un Ribot, un Deschanel, un Jaurès, un Clemenceau, un Briand, étaient aussi familiers à un étudiant de Belgrade qu'à un journaliste de Paris. Et puis, quelle maîtrise souveraine de ce pays sur ses gouvernements ! Tant d'autres luttèrent en vain pendant des siècles contre les despots ! Celui-là au contraire, d'un coup d'épaule, jette à bas ceux qui prétendent le mener à la férule ; 1789, 1830, 1848, autant de dates éclatantes qui font de la France le génie des révolutions libératrices. Elle-même enfin répand au dehors ses trésors d'émancipation ; elle bouleversa l'Europe, mais pour refondre, non pour détruire. Ensuite et en moins de trente ans, elle a ressuscité la Grèce, la Belgique, l'Italie. Le langage que me tint le Recteur de l'Université de Belgrade, résume avec force cette manière de voir : « Nous aimons la France, parce qu'elle aime tout ce qui est liberté, tout ce qui est justice. Ce qui la diminue diminue tous les peuples. Ce qui est pour elle profit est profit pour l'humanité. »

Enfin la France militaire n'est pas moins aimée que la France politique et littéraire. Napoléon y est l'objet d'un culte fervent. En pleine paix, à une devanture de magasin, sur trente-cinq cartes illustrées, j'en comptai seize qui représentaient l'Empereur, et non pas seulement

(1) *Grande Revue*, février 1915, M. Leo d'Orfer, la Poésie nationale serbe. — On y trouvera les deux récits, la Mort de Marco et la construction de Scutari.

l'Empereur triomphant, au plus haut de sa puissance et de sa gloire, mais l'Empereur malheureux, plus grand encore dans ses rêves effondrés.

Pourtant s'il est notre plus haute figure, il n'est pas la seule, et les Serbes savent les apprécier toutes. Ils en ont donné des preuves rares. En 1870, un de leurs princes, qui n'est autre que le roi actuel, s'engagea dans nos troupes. Il y fit toute la campagne, où il contracta peut-être le germe des rhumatismes dont souffre sa vieillesse. Plus tard, il eut avec les siens le mérite d'une fidélité pieuse. L'un après l'autre, les peuples, tournés vers le nouveau soleil levant, se prosternaient devant sa jeune gloire ; les états-majors se mettaient à l'école de Berlin, et Krupp, le grand maître des matériels de guerre, régnait. Belgrade et quelques autres eurent assez de grandeur d'âme pour résister à la fascination ; les fils de ministres restèrent dans nos lycées, les officiers persistèrent à suivre nos écoles ; enfin, suprême audace ! le ministère de la guerre préféra le Creusot à Essen ! Notre récompense est dans l'éclatant succès de ce choix. Au lendemain de la victoire finale, nous n'oublierons pas que la Serbie fièrement resta l'amie des mauvais jours, et que pas un instant elle ne fut de celles qui renierent la crucifiée.

Ce que notre amitié lui valut, on le sait : avec le matériel d'artillerie, avec notre 75 qu'ils appellent « le Français », la victoire en 1912, en 1913, en 1914. Si ce peuple en a fait un si bel usage, c'est qu'il a révélé d'incomparables vertus guerrières. La campagne de 1914 notamment restera un des plus beaux exemples d'élan, de ténacité, d'héroïsme. Au commencement d'août, les troupes se massent au sud de Belgrade, d'où elles voient venir l'ennemi. L'invasion s'annonce à l'ouest sur la Drina, à 150 kilomètres. L'armée serbe s'ébranle ; en trois jours, malgré une chaleur torride, malgré le mauvais état des chemins, dans un raid magnifique elle franchit la distance et elle se concentre près de la frontière sur les hauteurs du Tser. L'Autriche croyait à une promenade militaire : les batailles de la Drina en août, plus tard en septembre et en octobre celles de la Save, se tournèrent pour elles en sanglantes défaites. Elle renouvelle son effort, lance une troisième armée plus forte que les deux premières ; les Serbes plient, les munitions s'épuisent, les menaces d'enveloppement se précisent, le découragement commence. Soudain, de France, de Russie, de nouvelles munitions arrivent, le « Français » se retourne, le miracle s'accomplit et c'est le coup de foudre de Roudnick.

L. GÉRARD-VARET.

La jeune France à la jeune Serbie.

On se rappelle que les lycéens et collégiens de France ont eu l'heureuse idée d'offrir au Prince héritier de Serbie une épée d'honneur, symbole de vaillance et symbole de victoire. La poignée en est formée par l'énergique figure d'un montagnard de la Choumadija, dont la main enserre les trois branches réglementaires de la coquille, remplacées ici par trois serpents, Allemagne, Autriche et Turquie, et dont le pied écrase la tête d'un quatrième reptile, la Bulgarie, qui vient le mordre au talon.

Cette épée est l'œuvre du maître André Falize; la poignée est d'or et le fourreau d'argent, avec des parties émaillées dont le dessin a été emprunté à des mosaïques des couvents de Ravenne et de Sainte-Apolline.

Les donateurs ont choisi pour accompagner l'épée, un sonnet publié dans le *Gaulois* par une jeune poétesse qui y collabore régulièrement, Mlle Andrée de Bussière. Orné d'un dessin original d'André Falize, et écrit sur grand parchemin, le poème suivra le glaive, et tous deux seront un jour à Belgrade reconquise.

L'auteur nous autorise à reproduire son œuvre, que nos lecteurs trouveront ci-dessous, et nous promet d'autres vers, publiés ou inédits, sur la Serbie et les Serbes. Nos malheurs ont attiré à notre pays de rares et précieuses amitiés dont nous pouvons être fiers.

R.

L'ÉPÉE DU PRINCE ALEXANDRE

Ceux qui seront demain les soldats de la France
Et qui pleurent sur la Serbie et sa souffrance,
Mais savent que bientôt sur le pays martyr
Se lèvera le jour qui doit tout rebâtir,

Ces enfants dont le cœur est grand et l'âme haute,
En apprenant que nous allions avoir pour hôte
Le Prince qui sut être un vrai chef de héros
Et qui souffre depuis longtemps d'être en repos,

Au jeune général vont offrir une épée
Dans leur espoir et dans leur souvenir trempée :
Leur admiration y fixera leur cœur.

Lorsqu'il ramènera les siens dans la fournaise,
Il sentira passer sur cet acier vainqueur
Ton frisson de triomphe, ô jeunesse française!

ANDRÉE DE BUSSIÈRE.

VII. — De la vie scolaire de notre jeunesse.

Nos élèves au lycée Lakanal.

Après d'atroces souffrances physiques et morales, au moment où ils désespéraient de tout, les élèves serbes ont été recueillis par la France. Débarqués à Marseille après tant d'horreurs vécues, ils y trouvent un accueil fraternel, et presque une nouvelle patrie. Le contraste a été saisissant entre la Grèce félonne et indifférente et la noble et généreuse République.

Les vingt-cinq élèves de ce groupe, embarqués à Salonique à bord de *Sant-Anna* et de *Chaouia*, sont arrivés à Marseille le 12/26 décembre 1915, et c'est là qu'ils m'ont été confiés.

Alignés sur le quai de la gare, enveloppés dans leurs haillons décolorés, ces malheureux garçons aux visages livides et exténués donnaient l'impression de naufragés, ce qu'ils étaient en vérité. Rassurés enfin et souriant à l'idée de voir Paris, ville-rêve, ils restent jusqu'à la nuit, le nez aux portières, à admirer l'aspect féerique de la Provence, ces paysages bibliques qui apaisent les âmes tourmentées.

A Lyon, un cri : « Le drapeau serbe ! » et nous courons tous nous réfugier sous ses plis symboliques, croyant retrouver un coin de la patrie. C'étaient les délégués français venus chercher les élèves dirigés sur Annecy, qui se trouvaient dans le même train.

Enfin, c'est l'arrivée, à l'aube, à Paris. Sur le quai, nous apercevons notre ministre en France, M. Vesnic, et le chef de l'Office scolaire serbe, M. Zujovic, avec quelques Français. Froid et brouillard, dehors et dans nos âmes. Je n'oublierai jamais cette lugubre arrivée : les muettes poignées de main d'enterrement, les visages livides de mes élèves qui défilaient dans la lumière crue du matin, leurs paquets difformes à la main, le chuchotement compatissant des voyageurs : « Ce sont les élèves serbes... les pauvres ! » Les cheminots même s'attardaient à contempler ce navrant spectacle.

A la cantine de la gare, M. Vesnic adresse aux élèves quelques bonnes paroles, leur demandant de ne jamais oublier que chacun d'eux représente dans une certaine mesure notre patrie absente, et d'aimer ce grand pays qui les adopte pendant leur exil. Deux automobiles nous emportent au lycée, avec M. Zujovic, qui nous remet du linge neuf et qui, à son tour, rappelle aux élèves leurs devoirs et remercie la France accueillante.

Le lycée Lakanal porte le nom d'un conventionnel français qui avait pris part à l'organisation de l'enseignement pendant la Révolution. Il

se trouve à Sceaux, banlieue située à six kilomètres au sud de Paris. Avec ses vastes bâtisses et son grand parc, c'est un des plus beaux lycées de France, et nos élèves y ont trouvé une hospitalité aimable et discrète dont ils garderont toujours le meilleur souvenir.

Reposés et soulagés, ils sentirent avec émotion qu'une main puissante les avait retirés de l'abîme où ils s'engouffraient. Ils ont pu aussitôt se remettre au travail, d'abord pour apprendre le français. Bientôt, grâce à l'obligeance du proviseur M. Daux et du censeur M. Janelle, ils ont été admis dans des classes respectives, où ils ont pu profiter de l'enseignement général.

Tout en suivant les cours français, nos élèves n'ont pas négligé leur propre langue et ont lu les quelques livres de poésie serbe que l'on a pu leur procurer. Ils se sont efforcés, en outre, de satisfaire la curiosité de leurs camarades français qui s'intéressaient aux choses serbes. Pour ma part, grâce à une aimable proposition de M. Barnaud, le distingué professeur d'histoire, j'ai eu le grand plaisir de parler à ses élèves, mes petits amis français, de mon pays et de son passé, de notre poésie nationale, de nos luttes et de nos espérances.

Pour ce qui est de la conduite et de l'application de nos élèves, je me permettrai de citer l'opinion française, opinion certes indulgente, mais aussi juste et d'une pénétration psychologique qui nous touche. M. Janelle, pédagogue très distingué, censeur des études, s'exprime ainsi dans un rapport qui n'était pas destiné à la publicité : « De grands jeunes gens passant sans transition de la vie aventureuse, dangereuse, qui venait d'être la leur à la vie calme et réglée du lycée, ne pouvaient manquer d'en être un peu surpris. Ils s'y sont pourtant adaptés très vite. Ils ont accepté de fort bonne grâce les petites contraintes de la discipline; s'ils les ont enfreintes une première fois par ignorance, il n'a jamais été nécessaire de les leur rappeler à deux reprises. Très déférents et dociles, très désireux de s'instruire, ils se montrent tout à fait dignes de notre intérêt. »

Et puis, voici quelques impressions très suggestives de M. Mesnager, l'admirable professeur de français, ami dévoué de nos élèves, qui l'estiment et l'aiment : « Ces jeunes gens se sont présentés à nous indécis, sérieux, distingués pour la plupart, et tous d'une politesse cérémonieuse, aussi bien avec les élèves (qui en firent la remarque) qu'avec les maîtres. Ils ont été vite en confiance avec nos jeunes Français qui leur ont fait un chaleureux accueil; mais ils sont devenus amis sans familiarité, même avec les plus jeunes... Du reste, tous semblent se plaire au milieu de nous; les promenades qu'ils font à Paris avec leurs camarades français les intéressent fort; malheureuse-

ment ils ne savent pas nous faire part de leurs émotions (1); ils paraissent plus curieux qu'étonnés. Leur séjour ici, ou je me trompe fort, restera dans le souvenir de leurs épreuves ainsi qu'au désert la halte dans l'oasis. Mais ils en jouissent doucement, discrètement; j'ai vu une partie de foot-ball : ils jouent, mais sans l'entrain endiable de nos jeunes fous. Comment pourraient-ils être insouciants, ceux dont les parents sont morts ou prisonniers des Bulgares? Ils y pensent et nous en parlent. Pourtant peu à peu les visages se dérident et s'éclairent, et si peu qu'ils nous révèlent des âmes, on sent que ces



jeunes gens possèdent la volonté d'apprendre, qu'ils connaissent la satisfaction de savoir et qu'ils éprouvent de la reconnaissance envers les maîtres et les élèves attentifs à leur faciliter l'usage de la langue française. Je veux noter pour finir le joli geste de solidarité qu'ils ont donné en répondant à la collecte faite en faveur de la Serbie par leur cotisation à nos œuvres nationales. »

Voilà les paroles des maîtres capables de déchiffrer les âmes qu'ils conduisent, et je voudrais oser les appliquer à tous mes jeunes compatriotes que le vent de guerre a dispersés de par le monde.

Conscients de leurs devoirs et avides d'apprendre, mes élèves ont fait des progrès considérables. A la fin de l'année, tous les petits, qui,

(1) Ces lignes ont été écrites au commencement de mars.

seuls, ont pu être classés, ont eu des mentions, des prix, des félicitations, et ils sont en passe de devenir de vrais potaches français. Les grands, eux, sont partis, au mois de juillet, préparer leur examen de baccalauréat, et ils viennent de le passer tous avec succès à nos lycées de Voreppe (Isère) et de Nice.

Le dimanche, ayant besoin d'un recueillement et d'une prière, les élèves assistaient à la messe dans la chapelle du lycée, et dans l'après-midi, on leur faisait visiter Paris et assister aux diverses manifestations de la vie nationale française, ce qui leur a révélé le mieux toute la grandeur de cette nation. Ils ont assisté ainsi à la Sorbonne à la manifestation des alliés pour la Serbie et à la réception de notre Prince-régent Alexandre à l'Hôtel de Ville où ils étaient le seul public admis.

Une visite à Versailles leur a permis d'en admirer le musée et d'en trevoir la grandeur historique de la France et toute sa magnificence. A cette occasion, nous avons été cordialement reçus au lycée Hoche par l'aimable proviseur M. Bayeux.

La plupart de mes élèves ont eu l'honneur d'entrer dans des familles françaises qui ont bien voulu remplacer les leurs absentes dont, pendant longtemps, ils n'ont eu aucune nouvelle. Grâce à leurs bonnes marraines à tous M^{es} V. Bérard et E. Haumont, ils obtenaient tout leur linge, vêtements, chaussures etc., au vestiaire de la « Nation Serbe en France », et je ne puis passer sous silence, au risque de les mécontenter, l'admirable dévouement de ces deux nobles Françaises qui ont bien mérité de ma patrie.

Pour la Saint-Sava, notre aimable proviseur a bien voulu organiser une fête intime à laquelle ont assisté : notre ministre M. Vesnic, M. le commandant Pilate, le distingué maire de Sceaux, M. M. Zujovic, M. Popovic, quelques familles serbes, les élèves et le personnel du lycée. Le chef du groupe a expliqué le rôle historique de notre patron national; M. le proviseur et M. Vesnic ont pris la parole à leur tour; et les élèves ont chanté l'hymne traditionnel de Saint-Sava, l'hymne serbe et la *Marseillaise*. Cette belle fête symbolique, évoquant tous nos souvenirs de jeunesse et toute notre tragédie nationale, cette année, pour la première fois, n'était pas célébrée en terre serbe, et une douleur poignante étreignait nos cœurs.

J'ai noté dans les annales de mon groupe, pour le futur historien de la vie de notre jeunesse en exil, des gestes touchants, et j'ai à cœur d'en mentionner ici quelques-uns. Ainsi, lors de notre arrivée, une Française anonyme m'envoie vingt-cinq francs accompagnés de ce simple mot : « Pour que chacun des vingt-cinq orphelins serbes arrivés à Paris reçoive un petit cadeau le jour de Noël serbe. » Au mois de février, M. Camille Massador, avoué à Tizi-Ouzou, envoie d'Alger aux

élèves serbes un panier de superbes mandarines avec une lettre pleine d'admiration pour le peuple serbe et son roi...

Cependant, invités à dire leurs impressions, nos élèves n'ont pas pu cacher le vrai fond de leurs sentiments, et je vais citer pour finir ces simples mots de M... L..., élève de deuxième, écrits en serbe, et qui viennent confirmer les paroles déjà citées de nos amis français :

« Après le terrib'e voyage à travers les gorges d'Albanie, me voici en France, berceau de la civilisation et de la prospérité. Il est difficile d'exprimer les impressions toutes neuves et multiples. On nous accueille partout en amis ce qui mérite l'admiration; on nous donne un abri et on reçoit notre jeunesse aux lycées. Nous devrions être contents. Nous leur en sommes reconnaissants. Cependant, peut-il être content, celui qui a perdu sa patrie et qui vit de la pitié des autres, fût-ce même de ses amis et alliés? Non. Nous sommes tristes et nous languissons après notre chère patrie, à laquelle nous sommes attachés par le corps, par l'âme et par le passé. »

Hélas! c'est trop vrai, et la mélancolie reste toujours au fond de leurs cœurs. C'est le chagrin amer des exilés, la nostalgie d'une existence déracinée, l'idée atroce de la patrie subjuguée; et c'étaient bien souvent les larmes cachées, la nuit, dans l'obscurité du grand dortoir.

M. I.

VIII. — Pleurs d'exil sur nos glorieux et récents tombeaux.

Velimir Raïtch. — Miloutine Ouskokovitch. —
Ouroch Petrovitch.

Le sort ne favorisa guère ces trois écrivains si doués. Il fut pour eux aussi prodigue qu'avare en les dotant d'un talent puissant et de corps débiles. Ce n'est pas chose rare en Serbie. En effet, ce dicton connu : « L'huître malade seule engendre la perle », est plus valable en Serbie que n'importe où. Beaucoup d'écrivains serbes des plus illustres ont eu une vie très courte. Tels sont : les romanciers Lazar Lazarevitch, Yanko Vesselinovitch, Svetolik Rankovitch, Radoje Domanovitch; les poètes Petar Petrovitch-Njegoch, Branco Raditchevitch, Jovan Grtchitch-Milenco, Voïslav Ilitch, Milorad Mitrovitch; enfin les critiques et moralistes Svetozar Markovitch, Constantin Rouvaratz, Yovan Skerlitch.

Voici, de plus, trois nouveaux sacrifiés, dont l'un est poète, l'autre romancier, et le troisième critique littéraire. Leur débilité physique

ne leur permit pas de servir leur patrie là où se créait une nouvelle épopée chevaleresque du peuple serbe. Cette faiblesse les empêcha en outre de quitter leur patrie, lorsque le pied de l'ennemi souilla son sol. Raïtch rendit le dernier soupir au début de l'invasion ennemie ; Ouskokovitch se suicida dans un moment de dépression morale, et Petrovitch s'éteignit bientôt après la chute de la Serbie. Tous les trois moururent en pleine force de l'âge, au moment où les plus doués de nos écrivains commencent à créer leurs meilleures œuvres et que leurs qualités intellectuelles et émotoives arrivent à l'apogée de leur développement et de leur activité.

Aujourd'hui, notre Serbie est privée de trois hommes jeunes et honnêtes, qui ne périrent pas sur le champ de bataille, mais qui servirent honorablement les grands intérêts nationaux. Or, la littérature serbe, qui par la mort de Skerlitch avait déjà subi un coup terrible, fut frappée de trois nouvelles blessures. Cependant il ne suffit pas de pleurer les victimes, il faut les remplacer. Au Monténégro, en vengeant par la mort de son ennemi un héros tué, on croyait le ressusciter. Mais en réalité on ne peut se venger de la mort qu'en remplaçant les écrivains tombés par l'avènement de nouveaux hommes de lettres. Qu'il advienne ce que dit le poète serbe Zmaï, dans son poème « Les tombeaux glorieux ». (1)

« Gde ja stado — ti tchech potchi!
 « Chto ne mogoh — ti tchech motchi!
 « Koud ja nissam — ti tchech dotchi!
 « Chto ja potcheh — ti prodouji!
 « Ioch smo douzni — ti odouji!

Que le bon Dieu veuille que de nouvelles forces viennent combler ces vides rapidement. Celui qui se sent fort doit prodiguer ses forces sans compter, et celui auquel la destinée a donné du talent doit faire les plus grands efforts en vue de le développer et de le fortifier, car la moisson sera abondante et les moissonneurs malheureusement trop peu nombreux.

**

Velimir Raïtch possédait tout ce qu'il fallait pour assurer à un jeune homme toute quiétude : un nom qu'un de ses aieux avait immortalisé au cours de deux insurrections serbes au début du xix^e siècle, une famille honorable qui le comblait de soins et de tendresse ; une situation matérielle relativement bonne, qui lui évita de connaître les souffrances des affamés et les humiliations des pauvres ; un fort talent de poète qui de bonne heure lui conquit le respect des jeunes aussi

(1) « Où je dus m'arrêter — tu marcheras encore!
 « Ce que je n'ai pas pu — tu le feras éclore!
 « Où je ne pus aller — tu te dirigeras!
 « Ce que j'ai commencé — tu le continueras!
 « Et ce que nous devons — toi, tu l'acquitteras!

bien que de ses ainés. Malheureusement il lui manquait la santé. Le haut mal brisa cruellement et brutalement ses forces physiques sans lui donner, pour ainsi dire, une seule minute de repos, en étouffant d'avance toute manifestation de gaieté et en détruisant sans pitié le moindre espoir de salut. Voilà pourquoi ses chansons sont tristes, infiniment tristes, pleines de larmes et de soupirs, de souffrances et de désespoirs. Ses chansons expriment toute la gamme des douleurs commençant par la mélancolie la plus tendre et finissant par les cris atroces de l'âme déchirée d'angoisse.

Mais la maladie n'a eu raison que de l'homme physique, non de l'artiste. Raïtch est resté jusqu'à la fin de ses jours un noble poète et un homme digne. Jamais il ne fit parade de sa douleur devant les autres ni ne mendia la pitié de ses proches, pas plus qu'il n'envia en égoïste le bonheur de ses concitoyens. Dans une de ses meilleures chansons : « Le jour où elle se marie » (« Na dan njenog ventchanja »), il ne maudit pas la bien-aimée qui l'a délaissé, il ne lui jette pas l'injure au visage, il ne l'enveloppe pas d'un profond mépris, il n'envie pas son sourire de bonheur. Au contraire, dans sa plus grande douleur qui provient de la ruine « de l'édifice de granit de ses idéals » (« granitna zgrada mojih idea »), il n'a pour son infidèle que des paroles de pardon. Il renouvela plusieurs fois son doux et tendre refrain : « que mon amour vivant te soit pardonné » (« prosta ti bila moja ljoubav ziva »). Encore plus, ainsi qu'un véritable être angélique (Adamsko Koléno) il s'adresse à Dieu avec des cris d'abnégation et de vrai altruisme, lorsqu'il dit : (1)

« Tchouj, Boze, molbou moje douche jadne :
 « Sva patnja chto si piso njoj k'o zeni,
 « Nek mimoidje njou, i neka padne
 « Na onaj deo chto je pisan meni ! »

Dans notre nouvelle poésie lyrique il existe déjà trop de sons pessimistes et élégiaques sans compter le dédain de la vie, les idéals ensevelis, les espoirs perdus et les désirs irréalisés. Notre poésie contemporaine est saturée de crépuscule et de ténèbres et semée de croix et de tombeaux. Pourtant ces sentiments, tristes pour la plupart, ne sont pas sincères mais surfaits. Il y a là une tristesse conventionnelle d'oisifs, qui dans leur vie se jettent sur toutes les jouissances et qui en poésie simulent des êtres mélancoliques. Nous y trouvons une imitation des symbolistes et des décadents français et, de plus, une émulation entre nos poètes qui, dans leurs chansons, montrent un front encore plus assombri, un cœur plus déchiré, des nerfs

(1) « Seigneur, écoute bien ce vœu de ma pauvre âme :
 « Que tout ce qu'elle doit souffrir en tant que femme
 « Passe sans l'effleurer pour venir retomber
 « Sur le lot des douteurs, qui doivent m'incomber ? »

plus brisés. Raïtch n'appartenait pas à la famille de ces poètes qui, avec une virtuosité égale, sont capables de créer toute sorte de poésies et de les imprégner de sentiments divers comme d'habiles parfumeurs réussissent à produire des nouveautés en faisant de savantes combinaisons de parfums. Raïtch n'a pas seulement ressenti, mais il a vécu les douleurs, dont parle sa poésie.

Il existe aujourd'hui des poètes serbes qui ont composé des vers plus mélodieux, avec des rimes plus riches; il y en a d'autres, dont l'imagination est plus profonde; d'autres enfin, dont les horizons sont plus vastes et les idées plus fécondes, mais il n'y en a pas un seul qui ait transmis plus fidèlement que lui les vrais sentiments qu'il éprouvait.

Raïtch n'ornait pas ses chants d'épithètes pompeuses, il ne cherchait pas surtout des expressions rares et exotiques, parfois bizarres, mais il parlait « de cœur à cœur » comme un poète qui n'a pas besoin de la richesse de phrases ronflantes pour masquer la pauvreté de son inspiration poétique. Aussi ces chants, quoique non esthétiquement parfaits, sont-ils toujours fortement suggestifs. Il a réussi, dans un de ses meilleurs chants, « Zavet », à ressusciter le vers populaire de dix pieds que nos poètes modernes ont depuis longtemps rejeté avec mépris, vers qui a immortalisé le plus grand de nos poètes, Niegoch. Dans cette chanson, Raïtch insiste enfin qu'on ne lui croise pas les bras sur son lit de mort, parce qu'ils étaient déjà liés de son vivant; qu'on ne lui pose pas une croix au-dessus de la tête, parce qu'il avait été déjà crucifié vivant; qu'on ne plante pas des roses ou des basilics sur sa tombe, parce que sa vie a été parsemée de trop d'épinettes. C'est le chant dans lequel il place le plus d'amertume, le chant qu'il a produit en un moment de désespoir extrême...

Toutes ses douleurs sont passées aujourd'hui, et Raïtch a au moins trouvé dans sa tombe la paix, s'il n'avait pu avoir du bonheur de son vivant.

(A suivre.)

YACHA M. PRODANOVITCH.

IX. L'Odyssée serbe.

Pendant notre retraite.

(Suite).

Sitôt que la foule est arrivée sur la rive gauche, elle se débande, se disperse et chacun part de son côté, évitant son voisin, afin de découvrir un gîte pour la nuit, n'importe où, quand même ce serait sous un auvent, sous des charrettes, le long des palissades, à condition de trouver quelques pieds de terrain sec; mais rien de tout cela n'existe nulle part, tous les abris sont déjà occupés.

Dans de telles circonstances, il y a autant d'égoïsme que de générosité, mais vous ne rencontrerez l'égoïsme que chez les gens qui, dans la vie, sont vos obligés, et la générosité que parmi ceux à qui vous n'avez jamais rendu service.

— Tu cherches un abri pour la nuit? me demande avec intérêt un vieux soldat portant sur son dos un lourd ballot recouvert de toile.

— Oui, j'en cherche un, lui répondis-je avec désespoir, fatigué de mes pérégrinations dans la boue du village.

— Vois... cet abri... si toutefois il te convient... Combien êtes-vous? Je le lui dis.

— Ce n'est pas fameux, tu sais, mais au moins tu auras où reposer ta tête?

— Mais si, ce sera bien, comment ne serait-ce pas bien, lui affirmé-je; d'ailleurs tout ce qui n'est pas la rue et la boue me convient parfaitement.

— C'est une étable, aussi contient-elle du bétail et du fumier.

— Et y a-t-il des vaches? Le soldat, de la tête, me répondit oui.

— Et en quoi le bétail nous gêne-t-il? en quoi sommes-nous meilleurs que lui? dis-je, voulant persuader le soldat et me l'attacher davantage.

— Qui ça?... le bétail? reprit-il vivement. Du reste, si tu veux que je te dise la vérité, non seulement nous ne sommes pas meilleurs, mais nous sommes pires que lui. Les bêtes, vois-tu, souffrent avec nous, elles font campagne, elles charrient, elles endurent la faim comme nous, elles périssent aussi... et tout cela patiemment et en silence. Elles voient que cela doit être ainsi et qu'on ne peut rien changer, et elles se taisent et souffrent. Hélas! j'ai eu un jeune bœuf, un bœuf né chez moi, ce n'était pas un animal, c'était un frère. A la maison, il était mon soutien, et ici, à la guerre, c'était mon ami...

— Et qu'en as-tu fait?

— Il fut frappé d'une balle, ici, au flanc. Il tomba, resta quelque temps étendu, puis il se souleva, me regarda, et les larmes lui coulaient des yeux.

Tout en conversant, nous arrivons à un portail près duquel j'étais passé déjà, et j'avais essayé, mais en vain, de me faire ouvrir. Derrière le portail, une vaste cour dans laquelle on a remisé une charrette; à droite, un grand bâtiment aux murs de treillis recouvert de torchis, qui porte un bon toit de tuiles sur des solives résistantes, et qui promet un abri bien sec.

Sitôt le portail ouvert, la foule commence à s'entasser dans la cour, aussi le propriétaire mène-t-il les bêtes, de l'étable à un endroit plus sûr, de crainte que le lendemain à l'aube, après le départ des fugitifs,

quelque train de ravitaillement ne les ajoute aux bêtes réquisitionnées. La grande porte à deux battants de l'étable est ouverte et laisse passer une odeur de fumier frais et une haleine flottante, accusant le séjour récent du bétail.

Ainsi que tous les miens, je contemple notre logis avec ravissement, sans attacher aucune importance aux quelques petits trous du mur, pas plus qu'au gros tas de fumier que nous enjambons afin de trouver un endroit sec. Déception ! là où nous pensions rencontrer une place sèche, on a répandu du foin imbibé de purin, qui cède sous nos pas, et le pied, enfonçant dans cette litière humide, est aussitôt recouvert de liquide souillé. Pourtant tout est bien lorsqu'on a au moins un toit.

Avant tout, il s'agit de nous emparer au plus vite d'un coin et de nous y installer, car de nouveaux venus arrivent sans cesse, et plus la soirée s'avance, plus nombreux se pressent les gens restés loin derrière nous sur la route. Nous détachons nos colis et nous nous répartissons dans la cour à la recherche d'un objet quelconque, propre au nettoyage : l'un apporte du tas de fumier, un morceau de fer provenant d'un bidon à pétrole brisé; l'autre, une tuile du toit; un troisième, une planchette, et chacun, sitôt outillé — et de quelle façon ! — se met à l'œuvre. Chaque groupe choisit ainsi une place dans l'étable, pour y installer sa demeure, s'étendant seulement à la surface qu'il a nettoyée. Dès qu'une nouvelle bande arrive, elle s'empare vite d'un endroit et se met au même travail de balayage. Mais le tas de fumier est si considérable qu'il ne vient à personne l'idée d'entreprendre un nettoyage complet de ce logis improvisé. L'essentiel n'est-il pas d'enlever la couche supérieure de fumier frais, dans l'espoir de le trouver plus sec en profondeur ? Les rats, habitants de ce sale bâtiment, regardent de leurs trous, et probablement avec déplaisir, ces hôtes importuns, par-dessus lesquels ils auront à sauter cette nuit, lorsqu'ils chercheront leur nourriture dans ce fumier qui ne sera plus à sa place.

Le balayage terminé, on se met à chercher un endroit convenable pour faire du feu ; chacun, des voitures et même de la boue, apporte quelque objet près de ce feu afin de s'assurer le plus d'espace possible et s'écrie « c'est ma place ! » De suite, il se l'approprie, déploie sa couverture, installe son bissac pour appuyer sa tête. Tandis que les femmes, les enfants, les plus âgés restent à l'étable pour garder cet endroit et les effets, les autres fugitifs se dispersent dans le village à la recherche du bois, de la prunelle et de quelque nourriture.

Le soir venu, le feu brille gaiement et même deux ou trois autres ont été allumés. Chacun de nous, avec satisfaction, prend possession

de sa place, et ôte ses souliers pour ranimer ses jambes engourdis et gelées depuis la nuit dernière passée au Liplian et qui n'ont pu se réchauffer malgré la longue marche et la journée ensoleillée.

L'étable s'obscurcit de plus en plus, et par la fumée des feux et par la nuit venue du dehors ; l'intérieur de cette maison singulière, avec ces feux entourés de groupes de gens à peine distincts, prend un aspect mystérieux. Sous les solives, par la force de la flamme, tremblent les toiles d'araignée ; un bois consumé, vite un autre est jeté dans le brasier ; alors des milliers d'étincelles jaillissent et éclairent les ténèbres épaisse sous le toit même.

Des gamelles commencent à bouillotter près d'un feu ; devant un



L'EXODE DU PEUPLE. — Une vue prise pendant la Grande Retraite
sur la route de la Morava.
Cop. R. Marianovitch.

autre, du lard fumé, tenu par un couteau ou une baguette de bois, cuit doucement. Les hommes réchauffés et reposés discutent avec animation.

De nouveaux hôtes arrivent, entrent, regardent et, mécontents de l'aspect général, sortent, espérant trouver un endroit plus confortable... Ils rentrent ensuite et se repentent de leur sortie, car la place libre a trouvé un autre occupant.

Par les trous des murs hurle le vent glacé, et le froid pénètre tant que le dos gèle pendant que les jambes se réchauffent. Voilà un nouveau travail à faire : nous nous levons pour boucher ces trous de notre

mieux avec du foin, des tentes, etc., afin d'être assurés de passer une bonne nuit, nous souvenant de celle du Liplian et redoutant celle qui nous attend dans les gorges désertes des Zrnoljévo.

Un cavalier arrive portant sur sa selle un bissac, et cherche à quel groupe il pourrait se joindre; puis il commence à raconter les choses du front. Nous nous taisons et nous retournons pour l'écouter.

Tout va bien, dit-il; les nôtres abandonnent et se retirent vers Ferisophitch; ils voudraient faire descendre les Bulgares des hauteurs dominantes, les attirer dans la plaine et, là, leur livrer une bataille décisive.

Tous de la tête, nous donnons des signes d'incrédulité, et personne n'est ravi de cette nouvelle. De la profondeur de l'étable, derrière les fumées, après avoir toussé, une voix pleine de doute répond :

— Hé oui! tout est comme tu le dis.

— Pourquoi non? reprend le sergent-major fâché et portant ses bagages près du feu d'où était partie l'offense. Vous, citoyen, pensez...

L'homme, après une nouvelle toux, l'interrompt brusquement :

— Nous ne pensons rien, nous autres citoyens, rien; et personne ne s'inquiète de ce que nous pensons, mais seulement je ne veux plus que nous nous mentionnions les uns aux autres; sans de réciproques mensonges, ma famille ne serait pas aujourd'hui sous le joug de l'Autriche... Veux-tu que je croie en toi pour rester aussi prisonnier?

— Je ne dis pas... mais... voyez, dit le sergent-major après s'être avancé près du feu et mis sa selle pour s'asseoir, il pourrait arriver, si la division de Morava...

— Attends, je te prie, réplique son interlocuteur, qui heureusement ne toussait plus, dis-moi, mon ami, pars-tu demain pour Prisrend?

— J'y pars.

— Et alors, ne me dis rien de plus.

— Et pourquoi? répond le sergent-major fâché.

— Pourquoi? mon cher ami : c'est que, si tout est comme tu essayes de l'expliquer, tu ne prendrais pas la direction de Prisrend, mais tu resterais ici, à Chtimlie, à regarder la bataille.

Le sergent, à ces raisons incontestables, hausse les épaules et change la discussion.

Dehors, il gèle, et le vent glacial pénètre quand même par les trous que nous avons bouchés. Dès qu'on ouvre la porte, la nuit noire s'engouffre dans l'étable et refroidit l'air échauffé, la bise cingle nos joues. Et tous de nous écrier : « fermez! fermez! mon frère, pourquoi sortir ainsi? » Et le fautif de se défendre en alléguant d'être allé chercher de l'eau, ou veiller sur le cheval, ou apporter quelque bois pour le feu.

Enfin on a trouvé un cordon pour lier la porte afin que personne ne sorte sans raison sérieuse; à peine chose faite et l'air réchauffé, on frappe de nouveau pour entrer.

— Ne le laisse pas, s'écrie la voix du plus épais de la fumée.

— Pourquoi donc, mon frère, s'il y a de la place, répond une autre. C'est un péché de laisser quelqu'un dehors par cette gelée; et celui à l'âme compatissante se lève, délie le cordon et laisse passer un homme déjà âgé; à la lumière des feux nous reconnaissions un territorial, garde des chemins de fer.

— Oh! qu'il fait froid! dit-il tremblant, et il s'approche du feu ; laisse-moi, gars, réchauffer un peu mes mains, elles ne bougent plus.



LA GRANDE RETRAITE. — Départ des fugards du village Veliki Popovitch.
Cop. R. Marianovitch.

Il s'accroupit et étend ses mains tout près de la flamme. Pour prix de l'hospitalité reçue à l'étable, il est obligé de répondre à toutes les questions des maîtres de ce feu.

— Oui... oui... répond-il à une des demandes, il n'y a rien, mon frère. Le quartier général a quitté Rachka, a passé Kosovo avec le gouvernement; tous sont partis et Ferisophitch est tombé.

— Oh! nous ne sommes même pas en sûreté cette nuit! De Ferisophitch jusqu'ici il y a à peine deux heures de marche, reprit la voix du fond de la fumée.

— Cette nuit encore, dit le territorial pour consoler, on peut rester, mais demain il faut être très matinal.

Nous devenons tous soucieux, et chacun promet de s'éveiller demain une heure plus tôt.

Le territorial, après avoir réchauffé ses mains et fumé sa pipe, continue de raconter sans être questionné.

— Ah! quel tumulte à la gare!

— A laquelle?

— A celle de Liplian. Là-bas sont restées quelques caisses dans des wagons et que personne ne réclame; quand la foule a vu qu'il fallait quitter la gare, elle s'est approchée des wagons pour ouvrir les caisses, croyant qu'elles contenaient du sucre, et disant qu'il était préférable de l'emporter que de le laisser aux Bulgares. Nous montons dans les wagons et ouvrons les caisses. Quelle déception! Elles étaient pleines de décorations, « d'étoiles de Kara-Georges ». Oh! mon frère! une quantité de médailles éblouissaient, et croyant que c'était de l'or, les femmes et les enfants se précipitent et en emplissent leurs poches et leurs tabliers.

— Hé! hé! c'est beaucoup; tu exagères.

— Voilà! et le soldat tire de son sac sept ou huit de ces médailles.

— Oh! pourquoi en as-tu pris?

— Je les ai prises parce que je souffrais de les voir là; je les ai prises pour apporter en souvenir à mes enfants; sinon, je n'en ai pas besoin. Et il les ramasse.

(A suivre.)

BRANISLAV NOUCHITCH.

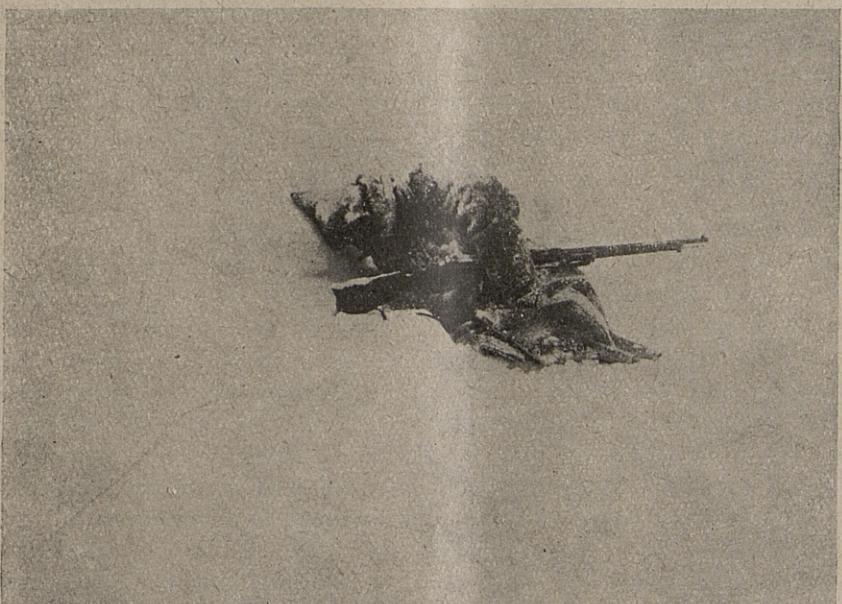
Sur le chemin de l'exil.

(Suite).

Le repas fut vite achevé. Pierre prit congé de la dame et sortit avec son camarade. La rue était plus mouvementée encore que le matin. Des automobiles portant des officiers la sillonnaient à toute allure; de lourds camions chargés de munitions et de bagages divers haletaient dans les montées; puis c'était l'imposant cortège du train et des ambulances militaires; enfin la théorie sans fin des attelages de fortune qui emportaient aux pas lents des bœufs et vers un but inconnu, la literie et les hardes des pauvres paysans qu'on avait fait évacuer de la zone des armées. Les gens suivaient les charrettes qui emportaient leur maigre avoir. Ils avaient marché depuis le matin sans un instant de répit, et pour échapper aux supplices des chaussures trop lourdes ou trop petites, ils avaient ôté leurs souliers et allaient pieds-nus sur le sol défoncé. Les pauvres vieux se traînaient péniblement, mais ce qui arrachait surtout les larmes, c'était la

B.D.I.C.
vue des femmes avec leur dernier-né dans les bras, un autre bébé ficelé sur leurs reins et remorquant le reste de leur nichée qui piaillait la faim et la soif. Les adolescents filles et garçons se raidissaient sous la douleur causée par la marche et le poids du sac de linge et de pain durci dont ils avaient chargé leurs jeunes épaules. C'était l'armée de la misère qui s'écoulait avant que ne passât l'armée de la défaite!...

Pierre et son compagnon s'étaient appuyés contre une palissade pour contempler ce douloureux spectacle. On eût dit une représentation cinématographique mais d'un cinématographe des enfers. Le cœur le



Restes glorieux d'un Serbe que l'on dut abandonner dans les neiges au cours de la terrible retraite d'Albanie.
Cop. R. Marianoyitch.

plus endurci eût tressailli à cette vue; celui de Pierre fondait dans sa poitrine. Il ne restait de vivant chez lui qu'une haine atroce pour les auteurs de tant de maux.

Pourtant, petit à petit, un sentiment réconfortant envahit son âme. Il perçut dans cet exode vaillamment accompli les qualités de résistance de sa race, et il se dit qu'une nation formée de pareilles femmes et de pareils hommes ne pouvait pas mourir. Il se souvint d'une phrase de Napoléon qu'il avait lu quelque part : « Un peuple se relève de tout, sauf de son opprobre. » La Serbie était vaincue, mais elle gardait sa fierté : elle revivrait un jour. Cependant, il ne pouvait s'empêcher de pleurer sur ces malheurs survenant précisément au lendemain d'une guerre de libération, quand son pays, ayant à peu

près réalisé son unité, allait pouvoir s'organiser et mettre ses richesses en œuvre.

La voix de son camarade le tira de ses réflexions : « Allons-nous-en ! — Oh ! oui, allons ! Mais où irons-nous ? » reprit Pierre en se retournant parce qu'un grand bruit arrivait jusqu'à eux. C'était un convoi d'artillerie qui débouchait du cœur de la ville. De nombreuses prolonges, attelées de chevaux robustes et en fort bon état, défilaient avec un approvisionnement d'obus et de boîtes à mitraille. On ne voyait point de canons, ce qui, tout d'abord, étonna Pierre. Il en fit la remarque à son camarade qui, nerveux, haussa les épaules. Les conducteurs éperonnaient leurs montures et les cinglaient de coups de fouet, bêtes et gens avaient l'air harassés, mais pourtant la colonne défilait au grand trot et sur le pavé de la rue, les caissons roulaient, sautaient et faisaient un bruit d'enfer. Pierre ne puise pas de courage dans cette vision nouvelle. Cela sentait l'usure et le désordre.

Les jeunes gens en quête de renseignements traversèrent un parc pour gagner le centre de la ville. Ce parc était désert. Le vent d'automne avait dénudé les arbres, et on marchait dans les allées sur une litière de feuilles jaunies qui commençaient à pourrir. Les oiseaux avaient fui les bosquets. L'herbe des pelouses s'était recroquevillée sous les morsures des premières gelées; les chrysanthèmes des parterres penchaient leurs têtes attristées vers le sol. Le jardin, lui aussi, offrait l'image de la désolation et de la mort. Son silence plut néanmoins à Pierre qui invita son ami à s'asseoir. Celui-ci eut préféré aller aux nouvelles. Pourtant il s'assit. D'abord ils ne parlèrent pas. Chacun réfléchissait de son côté. Et ils se laissaient aller à la torpeur du milieu. En d'autres temps, ils eussent goûté sous ces grands arbres, en face du bel horizon qu'ils avaient devant eux, le charme de la saison et de la journée finissantes. Mais à cette heure, tout ce qui était poésie et art leur semblait une dérisjon. Pierre surtout, qui avait tant rêvé jusqu'alors, s'en voulait de s'être laissé duper par les apparences et il s'appliquait à chasser de son esprit tout ce qui n'était pas la réalité. Il rompit le silence qui les enveloppait et regardant son camarade dans les yeux : « Que comptes-tu faire ? dit-il. — Je ne sais trop, répond l'autre : — Veux-tu te joindre à moi ? tu sais que je ne puis supporter l'idée de vivre sous la loi du vainqueur. Je veux fuir. Aujourd'hui ou demain, je m'acheminerai vers le sud en même temps que notre armée. Veux-tu venir avec moi ? Ce me sera une grande consolation de t'avoir près de moi. Nous monterons ensemble le rude calvaire que le devoir nous montre. Viens ! » Et il tendait une main à son ami pendant que de l'autre il indiquait la direction du sud. « Non, je ne pars pas, fit l'autre ; je ne puis partir. Je suis malade, tous ces malheurs ont détruit ma santé. Et puis je n'ai pas d'argent. Et comment laisser ma mère seule ? Enfin, pour tout dire, je ne crois pas à la possibilité de la fuite ! L'Albanie nous ferme toute issue. Je vous vois d'ici quelques jours sans pain, en proie à toutes les sout-

frances, décimés par la maladie et contraints de revenir sur vos pas et de vous rendre à merci. Aussi bien le faire tout de suite, c'est le meilleur moyen d'apaiser la colère des ennemis et d'obtenir d'eux qu'ils nous traitent humainement. Rien ne prouve d'ailleurs qu'ils nous brutaliseront. Les Allemands et les Autrichiens ne sont pas après tout, des sauvages, et les sévices qu'ils ont exercés jusqu'ici, et les crimes dont on les accuse marquent toutes les guerres. Nous ne différons pas des autres peuples et nous ne valons pas mieux. Nos gens restent rudes et ceux qui les dirigent n'ont pas toujours été à la hauteur de leur mission. Vois le désordre présent, on n'a rien prévu et c'est la débâcle dans la défaite, avec la faim torturante et les misères que tu as déjà pu constater. — « Il y a du vrai dans tes doléances, mais ce qui est bien plus fondé encore, c'est la cruauté des Autrichiens et les atrocités qui ont marqué leurs deux premières invasions. Quelle horreur ! » Et Pierre se remémora les visions d'épouvante qu'il avait eues. — « Non, on ne peut pas leur pardonner », ajouta-t-il, pour mettre fin au plaidoyer de son ami. Mais celui-ci, considérant qu'il fallait justifier son point de vue reprit :

« Je sais les exactions commises mais je sais de même l'état psychique de ces gens-là, tenus, pendant la longue durée des guerres balkaniques d'être eux-mêmes en armes, pour protéger leurs frontières. Songe, Pierre, à la haine qui s'est accumulée contre nous dans les coeurs de ces paysans autrichiens et hongrois, au long de cette veillée d'armes à laquelle nous les condamnions. De même que nos paysans reportent tous leurs malheurs sur l'Autriche, de même ceux-là voient dans la Serbie un foyer d'incendie qu'il faut à jamais détruire. Et cette haine, dont je parlais tout à l'heure, s'est évidemment donnée libre cours dès que les circonstances l'ont permis.

« Mais le succès désarme le courroux, et les Autrichiens sont trop politiques pour ne pas essayer de gagner nos sympathies. Enfin, j'estime que, dans les pires situations, quelqu'un qui le veut, garde son indépendance et sa dignité. Bref je resterai ici. Je crois qu'en agissant ainsi, j'obéis à la raison sans pécher contre l'honneur. A l'impossible, en effet, nul n'est tenu. Fuir, c'est fatallement aller à la mort, et à quelle mort : l'épuisement rapide par la marche, la faim et le froid et l'agonie sous la neige, loin de tout être cher ! Blâme si tu veux ma faiblesse ; mais je ne puis me résoudre à partir. »

Il se tut, mais au frémissement de ses mains on voyait que son imagination continuait à travailler et lui dépeignait les horreurs que son âme pusillanime ne pouvait envisager, peut-être sa mort au milieu de rochers déserts.

Pierre ne se berçait plus d'illusions, avons-nous dit. Mais il était mieux trempé que son camarade et pour lui le devoir ne s'éludait pas par des arguments. Il reprit : « Tu grossis le danger ; certes, le chemin que je t'indique n'est pas riant, mais sans compter qu'il peut mener au port du salut dans la liberté, c'est en le suivant que tu feras ton

devoir de citoyen et que tu goûteras la paix de ta conscience. L'homme est grand seulement quand il souffre pour les nobles causes. Resteras-tu au-dessous de ces paysans que tu as vus tout à l'heure user leurs pieds sur la route de l'exil plutôt que de s'incliner devant les vainqueurs ? Ne communieras-tu pas avec ce peuple qui, à cette heure, fait preuve d'un si beau courage et qui abandonne sa terre pour garder sa liberté ? Son exode est terrible, mais il renferme le germe de sa résurrection. Une nation capable d'une aussi farouche détermination dompte le destin. Ces pèlerins que tu as vus passer accablés, reviendront un jour rayonnants, et la postérité redira leurs exploits. Nous écrivons aujourd'hui une page sublime de notre histoire ; j'y veux mettre mon mot. Je suivrai nos frères dans leur retraite. Tu sais que je n'ai jamais eu le culte de l'uniforme ; il y en a un surtout qui m'est insupportable, c'est l'uniforme couleur de pigeon. Pour échapper à sa vue, je partirai tantôt. — Allons voir s'il y a des nouvelles, mais je ne me déciderai pas à t'accompagner ! »

Ils se levèrent et s'acheminèrent vers la grille opposée à celle par laquelle ils étaient entrés. A ce moment, l'horloge de l'église voisine fit entendre quatre coups suivis de cinq autres un peu plus espacés. « Voilà déjà 5 heures de l'après-midi, dit Pierre, dépêchons-nous ». Et ils hâtèrent le pas. Dans l'allée qu'ils suivaient les feuilles des arbres formaient comme un tapis. Une brise légère, qui s'était levée à l'approche du soir, soufflait dans les arbres dénudés et à la musique du vent se mêla tout à coup le gazouillement mélancolique d'un oiseau égaré. Des faînes muries tombaient par intervalles des grands hêtres, et leur chute ponctuait d'un coup sec le bruit harmonieux qui se faisait entendre dans la ramure. Les rayons dorés du soleil couchant glissaient à travers le branchage et baignaient l'allée d'une douce lumière. Plus loin, dans le jardin, ils s'allongeaient obliquement, comme pour chercher les dernières feuilles et leur distribuer la vie. Ainsi le ciel répandait sur les choses avec une paix ineffable sa chaleur bienfaisante. Et au lieu de goûter cette paix de la nature, les hommes s'entre-tuaient.....

(A suivre.)

M. MICHAILOVITCH

X. — Pour la Patrie.

Nikola Antula,

Professeur, capitaine de cavalerie.

Nos larmes ne séchent point... C'est une perte cruelle, la mort de ce brave qui est un de nos intellectuels les plus distingués. Tout jeune encore, il était, en 1903, un des principaux promoteurs du journal *le Sud Slave* et de la première Exposition yougoslave à Belgrade. Pro-

fesseur de littérature serbe, il s'était spécialisé dans la littérature de Dubrovnik (Raguse), belle capitale de notre Dalmatie qu'il fréquentait souvent et qu'il aimait. Dans sa collaboration à la *Revue littéraire serbe*, il a fait preuve d'un jugement sûr et avisé, et son étude sur Ceda Mijatovic a fixé sa réputation. Il avait trente ans et était un des jeunes les plus éminents.

Les deux précédentes guerres l'avaient épargné, et l'ultimatum de l'Autriche-Hongrie le surprit à Rome, où il étudiait. Il ferme aussitôt ses livres, s'empresse de regagner sa patrie menacée, et combat vaillamment de nouveau, en brave qu'il était. Patriote ardent, terrassé par la terrible retraite, il tombe mortellement malade, et échappe par miracle à deux typhus, à Bizerte. De retour à Corfou, pâle et chancelant, il refuse d'y rester et rejoint son régiment.

C'est du front, secteur 414, face à Bitolj (Monastir), qu'il nous a écrit ses dernières lettres. Il évoque nos souvenirs : « Nous reverrons-nous encore, et quand ? » Il parle de la sanglante défaite bulgare à Kaïmak-Tchalan et il est plein d'espoir : « Nos soldats se battent mieux que jamais... Espérons nous retrouver tant bien que mal à Belgrade... Mais qu'est-ce qui nous attend encore en Serbie ? » Et il se plaint de ne pas avoir des nouvelles de sa mère restée à Belgrade...

Hélas ! il ne la reverra plus, sa pauvre mère, ni Belgrade sa chère ville, ni la Grande Serbie qu'il rêvait. L'épée au poing, il est tombé au champ d'honneur, et il repose dans la terre serbe dont il a chassé les ignobles envahisseurs. La terre maternelle lui sera légère.

Ame droite et franche, cœur noble et modeste, ami dévoué et aimé, il est pleuré de ses amis, de ses élèves, de ses soldats. Son cher souvenir restera gravé dans nos cœurs qu'il ennoblit.

M. I.

CARNET DU Mois

De l'Office scolaire serbe.

Aux chefs des groupes d'élèves serbes.

Les fêtes de Noël et de Saint-Sava approchent. Des souvenirs émouvants d'une vie heureuse et laborieuse se rattachent à ces fêtes traditionnelles; et, dans les jours orageux que nous traversons, il est impossible de ne pas nous en souvenir.

Dans ces moments plus que jamais, tous nos cœurs, toutes nos pensées vont à notre Patrie, à nos foyers détruits, à nos chers absents : aux combattants qui font leurs derniers efforts pour libérer notre pays, et à ceux qui subissent le sort cruel de vivre en esclavage provisoire des ennemis séculaires de notre race.

Nous ne pouvons pas célébrer ces fêtes comme nous le faisons autrefois. Mais nous devons les consacrer à nos souvenirs et à nos espérances. Honorons nos glo-

rieux morts, saluons notre héroïque armée, communions avec tous nos frères et sœurs serbes que le vent de guerre a dispersés de par le monde! Relevons nos cœurs, et espérons les jours meilleurs! Et surtout, pensons aux grands devoirs qui nous attendent.

C'est à la jeunesse scolaire serbe qu'incombe la plus lourde tâche. Que tous ces souvenirs et réflexions raffermissent en elles la conscience de ses responsabilités, et que tous nos élèves fassent le vœu de travailler sans relâche pour réaliser les espérances que leurs aînés placent en eux.

Car leurs pères et leurs frères qui ne sont pas morts au champ d'honneur sont épousés par des efforts surhumains, et, s'ils survivent à cette lutte suprême, ils ne seront plus capables de refaire tout ce qui est détruit. C'est les jeunes qui doivent s'en charger.

On vous recommande donc de demander au chef de votre école de bien vouloir dispenser nos élèves d'assister au cours le lundi. Le dimanche, premier jour de Noël, vous vous rendrez avec vos élèves à l'église, sans faire de distinction si elle est orthodoxe, catholique ou protestante, suivant le mot de l'Evangile: « Partout où deux ou trois sont assemblés au nom de Dieu, là est l'Eglise. » Le reste de la journée pourra être consacré à la promenade, à la conversation sur la signification de nos fêtes, sur nos coutumes de Noël, afin que les élèves puissent évoquer les heureux souvenirs d'enfance, pour s'en réchauffer l'âme et mieux comprendre les devoirs qui les attendent.

Vous ferez de même pour la fête de Saint-Sava. MM. les chefs des écoles qui ont bien voulu vous prêter leur concours l'année passée, voudront certainement vous y aider cette année encore.

Cette fête doit être modeste et grave, mais elle doit avoir lieu, d'autant plus que nos élèves, dans la libre et hospitalière France, leur seconde patrie, seront cette année probablement les seuls à célébrer notre grand patron national. Votre allocution de circonstance, qui devrait être prononcée en partie en français; quelques chansons; quelques récitations serbes et françaises : voilà le programme.

Aussitôt après les fêtes, veuillez nous en envoyer un compte rendu sommaire où vous noterez tout ce que vous avez pu faire en vous inspirant de cette circulaire.

Les Livres.

A) *Le Soldat Serbe*, par le colonel H. ANGELL (traduit du norvégien par Jacques de Coussange). — Librairie Delagrave, Paris.

« Ce peuple peut être vaincu une fois, deux fois; il peut plier devant une puissance supérieure, mais il ne peut être rayé du rang des nations, car il a en lui-même la force qui ne meurt pas et qui, telle qu'une source vive, ne tarit point.

« Rempli de la plus profonde admiration, je lève mon chapeau en leur honneur... »

Ce beau livre, dont chaque Serbe peut être fier, plein d'histoires et d'anecdotes touchantes, est écrit avec une grande sincérité, une profonde émotion, un réel enthousiasme.

Ce serait peu de dire (comme le remarque Mme de Coussange dans sa belle préface aux termes si chaleureux pour notre peuple), — que le colonel Angell aime la France ou la Serbie; bien plus : il a de l'admiration, de la vénération pour tous ceux qui, affrontant la mort avec mépris, dans la tourmente de fer et de feu, au milieu des ruines, des monticules de cadavres et des ruisseaux de sang, se laissent broyer pour la défense de la Liberté et du Droit des gens.

Avant 1912, le colonel Angell avait lu dans des journaux allemands et autrichiens que « les Serbes étaient les pires soldats des Balkans, qu'ils prenaient la fuite sitôt que se montreraient les bataillons turcs ». Doutant de cette opinion, il a voulu voir et comprendre le peuple serbe, étudier son caractère, ses aspirations, son éducation morale et patriotique, et il a parcouru toute la Serbie, questionnant tout le monde : soldats, officiers, Roi, paysans, fonctionnaires, etc..., et se laissant questionner.

Il assiste, dans les écoles à la célébration de la fête de Saint-Sava où « les enfants

disent des vers en l'honneur de la Patrie »; il décrit la fête patronymique des Serbes « Slava » fêtée dans l'exil même, partout où il y a des Serbes; il visite les sociétés de tir « soko » et les considère comme « la base de l'éducation historique et patriotique »; il connaît la « Zadrouga » où l'on « apprend au berceau la discipline qui devait être si utile pour la défense du pays »; les chansons populaires l'enthousiasment.

Soldat dans l'âme, le colonel Angell se plaît à vivre au milieu des soldats serbes « calmes et modestes », et les voit sous la pluie et la neige souffrant de faim et ne se plaignant jamais. Il admire le soldat blessé laissant prendre sur son corps un lambeau de chair pour guérir la poitrine déchirée de son capitaine et disant : « ce que je lui donne, je le donne à mon pays; sa vie est plus utile à la Serbie que la mienne. »

En lisant ces pages chaleureuses et émouvantes, on semble voir le colonel Angell avec un sourire heureux, joyeux comme un général après une bataille gagnée; et n'a-t-il pas, en effet, remporté une brillante victoire sur les mensonges austro-allemands?

M.

* *

B) *La Serbie en guerre 1914-1916*, par Mlle C. STURZENEGGER. Episodes vécus et illustrés de 120 photographies. Edit. Neuchâtel et Paris de 1916.

C) *Ce que fera la Serbie*, par D. PETKOVITCH, professeur, avec une préface de M. Dr R.-A. Reiss, professeur à l'Université de Lausanne. Edit. de Genève et Lyon de 1916.

Ces deux livres sur la question serbe, paraissant indépendamment l'un de l'autre, se complètent parfaitement.

L'auteur du premier livre, Mlle C. Sturzenegger, à qui nous devons aussi un autre livre sur la Serbie dans la guerre des Balkans 1912-1913, ayant appris à connaître et à apprécier le peuple serbe durant ces guerres contre la Turquie et la Bulgarie, a prêté de nouveau son concours, comme sœur de charité, à notre peuple, au commencement de cette guerre mondiale.

« Pour comprendre la guerre et ses suites terribles, il fallait que l'humanité en vécût l'immense détresse et les misères sans fin.

« Comment ces souffrances naissent et se développent, comment elles atteignent chacun en particulier, lui percant le cœur, n'épargnant aucune famille, aucune maison; voilà ce que je voudrais montrer à la postérité d'après mes expériences sur la terre serbe. »

Et en effet, Mlle Sturzenegger a réussi à condenser la vérité nue et amère dans son livre qui, par sa véracité, est devenu un des meilleurs documents historiques de nos jours.

Ce livre est « un si fidèle écho de choses vues et vécues, que l'on peut dire que chacun de ses chapitres présente un document. La vérité historique ne perd rien du fait que l'auteur laisse souvent libre cours à son cœur : tout au contraire, elle ne fait qu'y gagner. »

Nos souffrances et nos gloires dont l'auteur a été un témoin oculaire, y sont dépeintes avec vivacité. La lecture de ce livre nous transporte, nous les acteurs et les contemplateurs du drame serbe qui se joue avec tant de péripeties angoissantes depuis 1912, loin, là-bas, et les images terribles surgissent une fois de plus devant nos yeux.

Pour connaître le peuple serbe il faut lire le livre de Mlle Sturzenegger.

Notre compatriote, exilé comme nous, M. le professeur Petkovich, a écrit avec toute son âme un petit livre précieux intitulé: « Ce que fera la Serbie? »

« Il a voulu dire, écrit M. R.-A. Reiss, à nous, Occidentaux, tout ce qu'a souffert, tout ce que souffre encore son malheureux mais héroïque peuple. Il l'a fait en patriote serbe. Nous sentons dans ce qu'il dit l'âme de son pays, ses regrets, ses désillusions, ses espoirs.

« Le peuple du roi Pierre est le peuple martyr. Il a été d'une fidélité sans bornes envers ses alliés et cela malgré le retard de l'aide apportée par ceux-ci. Ne nous étonnons donc pas de rencontrer parfois de l'amertume dans cet ouvrage. Mais aussi nous constaterons également que partout perce l'espérance dans l'avenir, cet espoir magnifique des Serbes qui leur a permis de conserver leur nationalité durant tous ces longs siècles d'esclavage turc et d'oppression autrichienne. »

C'est avec une franchise et une sincérité serbes que M. Petkovitch a tracé en quelques lignes notre âme nationale, et nous l'en félicitons.

Le peuple serbe, luttant pendant des siècles pour son nouveau foyer aux Balkans, au principal carrefour du monde entre l'Occident et l'Orient, est sombré une fois sous les vagues de l'invasion des Turcs, et, quoique sous le joug de ces derniers durant plus de quatre siècles, il n'a jamais cessé de combattre contre ses ennemis. Au commencement du xixe siècle, après deux insurrections et révoltes de 1804 et 1815, il a réussi à constituer son Etat : la Serbie autonome et indépendante après les guerres de 1875-1878.

Toujours diffamé et représenté sous un jour défavorable par ses ennemis sournois, le peuple serbe se révéla « le plus grand des petits peuples » (qualificatif employé par l'honorable M. Alexis François, professeur à l'Université de Genève, dans son article « Les petites Nations » de la revue suisse *La Semaine littéraire* du 11 décembre 1915) aux amis et aux ennemis — et à lui-même, si vous voulez ! — en guerroyant inlassablement depuis 1912. « L'héroïsme de nos soldats et le stoïcisme de nos citoyens, dans la tragique épreuve de ces derniers temps, ont été tels, de l'avis unanime, qu'ils ont infligé le plus éclatant démenti à toutes les calomnies. »

M. Petkovitch exprime la plus ferme foi dans notre avenir d'un peuple libre et digne champion de la cause humanitaire. Mais il ne peut dissimuler une imperceptible crainte que certaines influences dissimulées n'empêcheraient la réalisation de la plus complète unité de la nation Yougoslave.

Espérons que l'avenir montrera que ces craintes étaient sans fondement. Nos grands et équitables Alliés et tout le monde ont vu que les Serbes ne savent pas ménager le sang quand il s'agit de lutter pour la Liberté, la leur et celle de leurs frères. L'histoire en donne d'innombrables exemples. Il est temps que notre valeureux peuple commence la jouissance d'une paix longue et prospère, si bien méritée et indispensable pour la guérison des blessures profondes.

Il ne faut pas que notre quiétude soit dorénavant troublée par le gémississement d'un frère sous le joug étranger.

Il faut que nous donnions au souvenir de nos héros tombés sur les champs d'honneur, la satisfaction sublime de voir que leurs os ont fourni les fondations saintes et solides de l'avenir, de notre grand Peuple Yougoslave tout entier.

K.

Pour tout ce qui concerne Rédaction et Abonnements, s'adresser uniquement au Directeur de la Revue : 203, Boulevard Raspail, PARIS.

La hausse persistante des papiers, la raréfaction de la main-d'œuvre, les nouvelles surtaxes postales et le transfert de notre revue de Vitry à Paris, nous obligent à augmenter le prix de nos abonnements et des numéros, comme on le verra ci-après. Notre œuvre est essentiellement désintéressée, mais elle ne peut être pour nous une cause de pertes, ce qui adviendrait, avec nos prix de revient actuels, si nous maintenions les anciens prix de vente.

ABONNEMENTS

Pour la France,

6 mois : 4 francs.

Pour l'Étranger,

6 mois : 5 francs.

Le Numéro : 75 centimes